

*J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes,
 mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. (Robert Brasillach à son procès)*



« Mais il semble loin aujourd'hui, le temps où rayonnait pour nous, hier encore, le fascisme immense et rouge, avec les chants, les défilés, la conquête du pouvoir, José Antonio, la jeunesse virile, la nation. Quand tout cela reviendrait-il ? »

Association des Amis de Robert Brasillach

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3
brasillach@europae.ch
www.brasillach.ch

Conseil de direction :

Philippe Junod, président, Genève
Daniel Todeschini, trésorier, Genève
Peter Tame, vice-président, Belfast
Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile
Dugas, Anne Brassié, Bruno Bardèche,
Philippe d'Hugues, Manuel Heu

Cotisations : CHF 50.—/ € 40.—

À doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

Suisse : Versement à l'ordre des ARB, CCP 12-94222-9 Genève.

France : Chèque en euro à l'ordre des ARB.

Belgique : ING, versement à l'ordre des ARB, Compte 310-1663442-75 ; IBAN BE05 3101 6634 4275.

Autres pays : Mandat postal international en francs suisses (CHF 50.-) sur le CCP 12-94222-9 Genève

SOMMAIRE

Page 2	: Sommaire, mot du Président
Pages 3-5	: Revue de presse : <i>Charlie Hebdo</i> et Brasillach ; En Bref
Pages 6-13	: Revue de presse : L'affaire Brasillach-Le Pen (suite)
Pages 14-20:	Analyse de <i>Notre avant-guerre</i> ; blog des ARB
Pages 21-23 :	RB présenté par René-Louis Berclaz, suivi d'un article de Robert Brasillach
Pages 23-24 :	Revue de presse
Pages 25-27 :	Justice est faite, <i>Contes d'Europe IV</i> , Henri de Fersan
Page 28	: Pour respirer en politique et ailleurs, D. Venner
Page 29	: Nos amis ont écrit, Christophe Gérard
Pages 30-35 :	Revue de presse ; dossier Brigneau (rectificatif)
Pages 36-37 :	<i>Charlie Hebdo</i> (suite), Lettre ouverte : Un petit, Jean Weil
Pages 38-40 :	BD : De Gaulle à la Plage, Jean-Yves Ferri

Dans son numéro 62 (sept.-oct. 2012) *La Nouvelle Revue d'Histoire de Dominique Venner* ouvre un nouveau chapitre sur "Les droites radicales en Europe, 1900-1960. Un dossier évidemment aussi passionnant que dépassionné, bien loin des vagissements hystériques des histrions de Charlie-Hebdo et des media sur "L'affaire Brasillach-Le Pen", dont nous complétons ici le chapitre. Du fascisme que reste-t-il? Le drapeau noir et les copains disait Brasillach... Et de ces "droites radicales", D. Venner suggère qu'il en subsiste "le souvenir d'un élan héroïque pour s'arracher aux pesanteurs du matérialisme, aux lois de l'économie, comme disaient les répréhensibles d'Ernst von Salomon. Un élan poétique vers un horizon de grandeur et de beauté. Cela peut subsister dans des cœurs ardents, non pour imiter ce qui ne sera plus, mais pour inspirer de nouvelles énergies." A lire plus particulièrement: *La première Action française* par Alain de Benoist, *Les écrivains français et la tentation fasciste* par Olivier Dard et *Les soldats de la classe 60* par Pauline Lecomte.

Nous sommes malheureusement contraints de renvoyer notre traditionnelle soirée parisienne à fin février, début mars; l'invitation suivra. En revanche, nous vous donnons rendez-vous, pour la 2^e année consécutive, à **Saint Jacques du Haut Pas, rue Saint Jacques à Paris 5^{ème}**, le 6 février à 10 heures 30 pour la messe en mémoire de Robert Brasillach, Maurice et Suzanne Bardèche. Nous nous retrouverons ensuite comme d'habitude au cimetière de Charonne.

Brasillach vengé par la BD? On pourrait le penser en lisant le succulent *de Gaulle à la plage* de Jean-Yves Ferri (éd. Dargaud, 2007, réédition 2012) dont vous livrons un florilège en fin de numéro. Mais que faisait donc le Général durant l'été 56, en pleine crise politique? Ferri nous dit tout: il était à la plage, avec sa femme Yvonne, son fils, son aide de camp Lebornec et son chien Wehrmacht! Oui, de Gaulle est bien parti à Londres pour libérer la France, affirme-t-il à une épouse suspicieuse, tandis que son regard s'attarde sur une naïade aux formes généreuses... Son appel du 18 juin pour obtenir un ballon reste un morceau d'anthologie, le face à face avec Churchill qu'il retrouve au restaurant se passe de commentaires et la scène où, sous les applaudissements des plagistes, il reçoit un vibrant "Vive le Maréchal", mérite un Oscar. Alors achetez l'album et savourez, car on nous annonce déjà un... de Gaulle à Londres...

10 MARS 2010 / CHARLIE HEBDO N° 925 / 13

THÉÂTRE

MES HOMMAGES À L'EXTRÊME DROITE

C'était lundi dernier, dans un petit théâtre au fond d'une cour d'immeuble dans le IX^e arrondissement de Paris. Le Théâtre du Nord-Ouest organise un cycle intitulé « Des prisons et des hommes ». Dans la programmation, on peut voir « Lectures de *L'Espèce humaine* », « Lecture des lettres de Rosa Luxemburg », « Lecture de textes de femmes résistantes en présence de Madeleine Riffaud » (qui est une très grande femme résistante, elle y entra en 1942, à l'âge de 18 ans !)... et « Hommage à Brasillach ».

Cette dernière lecture aurait pu ne pas paraître trop choquante, car même Comus avait demandé la grâce de Brasillach au général de Gaulle. Mais à quoi rend-on hommage ? À l'activité collaborationniste de Brasillach ? À sa participation à l'hebdomadaire fasciste *Je suis partout*, dans lequel il laissait éclater sa haine des Juifs, du Front populaire et de la III^e République ? L'homme qui organise cet « hommage » est Philippe Arlotti, présentateur à la radio d'extrême droite Radio Courtoisie. Le spectacle était inexistant, même pas digne d'un travail d'amateur. Le seul but de l'hommage était donc de réunir des groupuscules d'extrême droite, qui, par ailleurs, semblent bien moribonds : la moyenne d'âge de la salle avoisinait les 70 ans. C'est donc avec une très grande satisfaction que l'on a pu voir deux acteurs du théâtre sortir de la salle en interrompant le spectacle pour marquer leur indignation qu'un tel événement ait lieu dans le théâtre. À nous désormais de nous indigner publiquement et de demander : que fait cet événement dans la programmation d'un théâtre ?

Lou Forster

Pris d'ivresse en constatant son pouvoir, le journal "subversif" Charlie-Hebdo a consacré, dans son numéro 925 (10 mars 2010, p.13), un troisième papier de dénonciation d'un spectacle ayant eu lieu « dans un petit théâtre au fond d'une cour d'immeuble dans le IX^e arrondissement de Paris » et ayant réuni « des groupuscules d'extrême droite, qui, par ailleurs, semblent bien moribonds », puisque « la moyenne d'âge de la salle » aurait avoisiné « les 70 ans ». On voit qu'il y a avait urgence à s'acharner sur des agonisants ! Et que Charlie-Hebdo, ne reculant devant aucun acte de bravoure, prenait un

grand risque à entrer ainsi en Résistance. Certes, la bastonnade que CH appelait de ses vœux n'a pas eu lieu. La préfecture n'a pas interdit la manifestation séditieuse. Mais quelques tolérants ont tout de même interrompu le spectacle en sortant de la salle pour rejoindre Londres.

Quant à l'auteur de l'article, Lou Forster, peut-être continuera-t-il à s'inspirer dignement de son prédécesseur Alain Laubreaux en allant se présenter à Philippe Ariotti, héritier, en l'occurrence, de Jean Cocteau, après l'avoir dénoncé à la vindicte publique. Nul doute que Daniel Desmars, metteur en scène et autre acteur du spectacle, se ferait alors un plaisir d'imiter Jean Marais, dont il a égalé à cette occasion la liberté d'esprit, le courage et le talent !

La subversion ne passera pas :
"Charlie-Hebdo" dénonce, et se
félicite que le pouvoir obtempère

« Satisfaction » du censeur

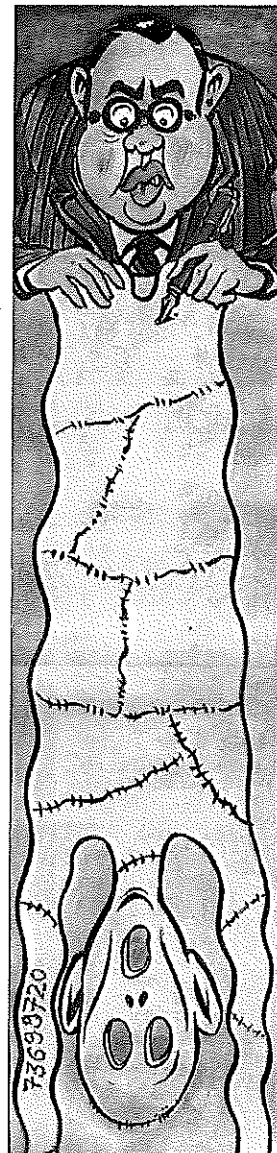
Et de trois !

IDENTITÉ FRANÇAISE

HOMMAGES COLLABOS, SUITE

Chaque 6 février, la République ne tremble plus, mais il reste à cette date quelques allumés pour célébrer l'anniversaire de la manifestation des Croix-de-Feu, les événements qui se sont déroulés, place de la Concorde, le jour de l'investiture du gouvernement Daladier, en 1934. Pas une seule dépêche AFP ne l'a narré, mais, le 6 février dernier, plus de 200 fidèles extrémistes du Renouveau français, du FNJ 95, de France nationaliste et de Jeune Nation ont défilé aux flambeaux de la place Jean-Paul Sartre-Simone de Beauvoir, à Paris, vers l'Assemblée nationale. Les organisateurs avaient prévenu sur leur site : « Tenue et comportement correct exigés ». Au cas où certains auraient voulu exhiber des croix gammées ? Le même jour, une petite troupe de l'Œuvre française s'est trouvée fort marrie : allant comme chaque année déposer une couronne de fleurs sur les tombes de Robert Brasillach (fusillé le 6 février 1945) et de Maurice Bardèche au cimetière de Charonne, dans le XX^e arrondissement de Paris, elle trouva porte close. Pour une fois, la mairie s'est décidée à empêcher l'accès aux manifestants. Elle aura mis le temps !

L. Léger



"Charlie-Hebdo", 17 février 2010

"Charlie-Hebdo", 17 mars 2010

Charlie-Hebdo : appel à la censure, à l'autodafé, voire à la ratonnade

- CH 921, 10.2.2010 - p.3 -

NOUVELLES DE LA FIN DU MONDE

HOMMAGES COLLABOS BRASILLACH, HOMME DE L'ANNEE 2010

Le 25 septembre 1942, Robert Brasillach écrivait dans l'hebdomadaire pro-nazi *Je suis partout* : « Il faut se séparer des juifs en bloc et ne pas garder les petits », une des phrases qui lui vaudront d'être fusillé le 6 février 1945. Son beau-frère Maurice Bardèche publiait en 1948 *Nuremberg ou la Terre promise*, le premier livre niant la réalité matérielle du génocide nazi. Il est mort dans son lit en 1998. Tous deux étaient anciens élèves de Normale Sup et agrégés de lettres.

Pendant qu'à Rome on envisage la canonisation de Pie XII, qui n'a pas élevé la voix contre la Shoah mais a quand même sauvé des Juifs, à Paris, une paroisse catholique célèbre une messe à la mémoire de ces deux hommes, dont un réclamait ouvertement les déportations, tandis que l'autre assurait que les camps d'extermination n'étaient qu'une invention. Cela ne s'est pas passé chez les intégristes mais à l'église Saint-Séverin, samedi 6 février. Et la célébration n'avait rien de confidentiel : elle avait été annoncée deux semaines de suite dans le journal d'extrême droite *Rivarol*, vendu dans les kiosques. Pendant que l'Église prie pour le repos de son âme, le journaliste de *Je suis partout* revient aussi en grâce dans les milieux littéraires : deux lectures des *Poèmes de Fresnes*, écrits alors qu'il était emprisonné et en attente de son exécution, auront lieu prochainement au Théâtre du Nord-Ouest à Paris, « en hommage à Robert Brasillach », précise le programme.

Alexandre Benech

« Charlie Hebdo », Jeudi 11 février 2010

"Accusés écrivains, levez-vous !"

Dessin paru dans le n°989 de Charlie Hebdo, du 1er juin 2011, pour illustrer un entretien avec la sociologue Gisèle Sapiro, auteur de *La Responsabilité de l'écrivain* (pages 8 et 9) :



« Charlie Hebdo », Jeudi 18 juin 2011

EN BREF

Bonjour !

Adhérent de l'Association Bretonne (créée en 1843), je viens de recevoir le Bulletin 2009, Tome CXVIII.

J'y lis un très intéressant article sur Prosper Jardin (1907 - 1988) qui fut condisciple de Robert Brasillach, au Lycée Louis-le-Grand. D'ailleurs, il est noté que Prosper Jardin avait publié une relation de ses souvenirs dans vos *Cahiers*.

L'article qui vient de paraître fait suite à une conférence qui a eu lieu à Rennes, le 26 mars 2009.

Les 2 fils de Prosper Jardin y évoquèrent la vie bien remplie de leur père.

Site de l'AB : <http://association.bretonne.free.fr>
<<http://association.bretonne.free.fr>>

REVUE DE PRESSE

Olivier Barrot, entretien paru dans *Histoires littéraires* n°36, octobre-décembre 2009

HL : Vous énoncez très rarement des mots violents sur des écrivains, encore moins sur des livres. Qu'est-ce qui déclenche chez vous certaines iras ?

OB : À la télévision, je ne le fais jamais, parce que je ne parle que de ce que je trouve digne de l'attention de ceux qui me font confiance. J'aime trop la littérature pour me cantonner dans des jugements moraux ou même politiques. J'ai lu tout Brasillach et, malgré le fait que je trouve qu'il est synonyme d'une certaine défaite de la pensée, ce n'est pas un auteur nul. Ce n'est pas non plus le grand auteur que ses défenseurs politiques prétendent. Mais il a très bien écrit sur Corneille, il connaît bien Virgile et le monde grec. La seule chose sauvable, à mes yeux, chez lui, c'est sa mort. Il est condamné et adopte une attitude tout à fait digne : il n'essaye pas de revenir ou de plaider, comme d'autres, sur l'époque. Il mesure l'aveuglement. Il est doublement traître. C'est un traître à sa patrie. Pour moi, c'est la défaite de l'esprit, c'est l'anti-Gide – on dira que Gide a fait des choses dégueulasses, mais ceux qui écrivaient en appelant au meurtre, ce sont des criminels. On est en période de guerre et, effectivement, les traîtres, on les fusille. Pascal Ory a très bien décrit en 1976, dans une tribune du Monde, au moment où il publiait le livre *Les Collaborateurs*, qu'il aurait fusillé Brasillach. Si l'on considère que la littérature est la chose la plus importante du monde, il faut assumer. Ou alors, on la voit comme un divertissement. Mais non, ici, son acte engage son être.

Histoires littéraires met à votre disposition l'index complet des noms cités dans les numéros parus de 2000 à 2008.

BRASILLACH, Robert : II, 98; V, 108, 169; VI, 116; VII, 132, 166; IX, 160, 189; X, 154; XI, 175; XII, 37, 114; XVII, 125; XVIII, 21, 22; XIX, 234; XXI, 68; XXII, 139; XXXIV, 42, 144, 161; XXXVI, 87. <http://www.histoires-litteraires.org/indexdesnoms/indexdesnoms.htm>

L'AFFAIRE BRASILLACH-LE PEN (SUITE)

Piteuse dérobade

Au cours de l'émission *Des paroles et des actes* du 23 février sur France 2, il eût été facile de mettre Mélenchon dans l'embarras lorsqu'il évoqua les propos de Jean-Marie Le Pen citant Robert Brasillach. Il suffisait de lui dire « *Brasillach a été fusillé il y a 67 ans pour ses écrits, donc pour ses opinions, acceptez-vous que l'on puisse tuer quelqu'un pour ses seules idées ?* » Répondre non, c'était condamner une bonne partie de l'épuration, dont la férocité fut très souvent le fait de ses alliés communistes. Répondre oui revenait à faire de lui un ennemi de la liberté de pensée, et à partir de là, il fallait enchaîner sur la terreur que fit régner le communisme dans le monde et même évoquer la Vendée. Mais nous assistâmes à une piteuse dérobade. Dédiabolisation oblige. Dans cette même émission il y eut un grand absent, ce fut l'abattage casher tout aussi cruel que l'abattage hallal. Silence de Marine Le Pen, montrant par là que la dédiabolisation du FN n'est que la soumission au peuple (autoproclamé) élu, qui contrôle les médias si complaisants à son égard.

François Dop – Courrier des lecteurs – *Rivarol* n°3036 – 02 mars 2012

Pitié pour les méchants

Après l'hiver où les pommes de pin avaient gelé dans le feu, les Français connurent une grave déconvenue : comme avec le redoux l'on promenait Marine Le Pen sur toutes les chaînes de télévision, ils s'avisèrent que l'épouvantail qui les terrorisait depuis trente ans n'était qu'une grosse poupée (Claude Guéant, garçon prévenant et appliqué, avait beau soutenir que le FN est un parti nationaliste et socialiste, nul n'y croyait plus). Sans doute n'était-elle pas très calée en économie, mais elle parlait fort proprement de la pluie et du beau temps, sans bévues ni blasphèmes contre les manières démocratiques, sachant et disant tout le mal qu'il faut penser des discriminations ethniques ou raciales, tenant le doux Brasillach pour un démon de première classe et son propre père pour un semi-dément frappé d'Alzheimer fasciste qu'il convenait désormais de confiner à la sphère privée.

Hannibal, Rivarol n°3036, 2 mars 2012

Marine Le Pen défend son père, citant Robert Brasillach

Marine Le Pen est une bonne fille. Son père cite en meeting samedi à Lille l'ancien écrivain antisémite de l'Action française, Robert Brasillach, fusillé en février 1945 pour collaboration ? «C'est une polémique complètement stérile et parisienne, a-t-elle affirmé hier soir sur France 2 dans l'émission politique *Des paroles et des actes*, où elle a croisé le fer avec Henri Guaino. J'ai moi-même cité Robespierre le 1er mai et ça ne fait pas de moi une révolutionnaire sanguinaire ! [...] Dans notre pays, on a su faire la différence entre l'homme et l'œuvre.» Après une séquence montrant son père comparant Jean-Luc Mélenchon, candidat du Front de gauche, en «*préservatif du Parti communiste*», la représentante du FN à la présidentielle a de nouveau défendu son père : «*si vous étiez aussi sévère qu'avec Jean-Marie Le Pen, Monsieur Mélenchon ne serait pas sur ce plateau ce soir*». Marine Le Pen avait annoncé qu'elle refusait de débattre avec l'ex-socialiste, qui l'a récemment qualifiée de «*réactionnaire confite*».

Lilian Alemagna, Libération, 17 février 2012

Après Brasillach, Le Pen cite Mussolini

Lors de la dernière convention du Front national samedi 18 février à Lille, Jean-Marie Le Pen avait soulevé une polémique en citant le poète collaborationniste Robert Brasillach dans son discours. Dans son dernier journal de bord vidéo, le président d'honneur s'est défendu de ses attaques en employant un slogan fasciste.

Vendredi lors de son traditionnel blog vidéo hebdomadaire, Jean-Marie Le Pen s'est montré plutôt remonté suite à la polémique engendrée par son dernier discours. Aux côtés de Marie d'Herbais, présentatrice attitrée, le président d'honneur du FN est revenu sur les reproches adressés à sa fille par Jean-Luc Mélenchon et la presse suite à l'extrait d'un poème de Robert Brasillach qu'il avait lu lors de son dernier discours, le samedi 18 février à Lille.

Fusillé à la libération, le poète Robert Brasillach fut également le rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Je suis partout*, dans lequel il laissait libre cours à son antisémitisme. «*Que l'on m'attaque moi, ça n'a aucune importance, c'est ignoble que l'on reproche à Marine que son père cite Robert Brasillach*», s'est emporté Jean-Marie Le Pen.

Citant intégralement le poème (à partir de 8min30), *l'Enfant honneur*, en soignant ses intonations de voix, Jean-Marie Le Pen a cherché à montrer qu'il n'y avait rien de répréhensible dans l'extrait qu'il avait choisi pour défendre l'idée de l'honneur en politique.

Mais à la fin de sa lecture et en guise d'ultime pied de nez, Jean-Marie Le Pen déclare : «*J'ajoute quant à moi une phrase: 'Beaucoup d'ennemis, beaucoup d'honneur'*». Plus connue en italien (*Molti nemici, molto onore*), cette expression n'est pas anodine puisqu'il s'agit d'un slogan qui fut utilisé par Benito Mussolini et qui est encore employé aujourd'hui par de nombreux nostalgiques du Duce.

La défense de Le Pen

Suite à la publication de notre article, Jean-Marie Le Pen s'est défendu de toute référence à Mussolini. Dans un communiqué, le président d'honneur du FN explique que la citation n'est pas "n'est pas attribuable à Mussolini mais, quatre siècles plus tôt, au chevalier Georg Von Frundsberg, au service de l'Armée d'Espagne, qui la prononça lors de la bataille de Vicence en 1513".

Une paternité que nous n'avons jamais nié puisque nous indiquions simplement qu'elle avait été popularisée dans les années 30 sous le régime fasciste italien.

Malheureusement pour Jean-Marie Le Pen, Georg Von Frundsberg est également une référence chargée historiquement puisqu'il a donné son nom à la dixième division de Waffen SS et à une célèbre chanson de lansquenets, bien anti-française.

David Doucet, *Les Inrockuptibles*, 25 février 2012

Brasillach : Et si on parlait de la connivence de toute la gauche avec l'antisémite hitlérien Jean Genet ?

Il faut arrêter avec Brasillach à tout bout de champ, Céline et d'autres ; sortons les cadavres et pas seulement exquis des placards, de la gauche morale.

La gauche a son icône, écrivain, délinquant et homosexuel revendiqué, thuriféraire de toutes les figures du mal, encensé par Sartre, Foucault et Derrida : Jean Genet, le personnage fascine les intellectuels de gauche qui en ont fait un symbole de résistance contre l'injustice et l'oppression en escamotant totalement l'« autre Genet », un déclassé aigri et antisémite, fasciné par les crimes de la Milice, qui compare Auschwitz à une rose merveilleuse.

Jean Genet a été fasciné par les nazis, la figure de Hitler et les camps d'extermination depuis les années 1940 jusqu'à sa mort, il partage de nombreux thèmes avec les écrivains fascistes français comme Drieu La Rochelle.

Non seulement les accointances de Genet avec l'idéal hitlérien sont nombreuses, mais elles ont été systématiquement niées et euphémisées par les intellectuels de gauche après la Libération. Le soutien inconditionnel de Sartre a permis de dénazifier Genet aux yeux du monde, en 1966, la bataille de sa pièce « les Paravents » met aux prises Genet et les légionnaires français, mais les critiques marxistes rendent hommage au héraut des peuples en lutte. En vingt ans, Genet est passé de la révolution nazie à la révolution prolétarienne par la seule grâce des intellectuels de gauche et de André Malraux.

Fasciné par les cultes du corps et de la virilité développés par le Nazisme, Jean Genet fait l'apologie de la Milice :

(...). J'aimais ces gosses dont la dureté se foutait des déboires d'une nation (...). J'étais heureux de voir la France terrorisée par des enfants en armes, mais je l'étais bien plus quand ces enfants étaient des voleurs, des gouapes. Si j'eusse été plus jeune, je me faisais milicien. Je caressais les plus beaux, et secrètement je les reconnaissais comme mes envoyés, délégués parmi les bourgeois pour exécuter les crimes que la prudence m'interdisait de commettre moi-même.

Ainsi que celle de l'Allemagne nazie :

Il est naturel que cette piraterie, le banditisme le plus fou qu'était l'Allemagne hitlérienne provoque la haine des braves gens, mais en moi l'admiration profonde et la sympathie. Quand un jour, je vis derrière un parapet tirer sur les Français les soldats allemands, j'eus honte soudain de n'être pas avec eux, épaulant mon fusil et mourant à leurs côtés (...). Je note encore qu'au centre du tourbillon qui précède — et enveloppe presque — l'instant de la jouissance, tourbillon plus enivrant quelques fois que la jouissance elle-même, la plus belle image érotique, la plus grave, celle vers quoi tout tendait, préparée par une sorte de fête intérieure, m'était offerte par un beau soldat allemand en costume noir du tankiste.

Et du massacre d'Oradour sur Glane :

On me dit que l'officier allemand qui commanda le massacre d'Oradour avait un visage assez doux, plutôt sympathique. Il a fait ce qu'il a pu — beaucoup — pour la poésie. Il a bien mérité d'elle (...). J'aime et respecte cet officier.

Cocteau et Sartre encensent ce mauvais garçon de la scène littéraire française et le considèrent comme le génie de leur temps. Cocteau le sauve de la prison à perpétuité et Sartre se met à écrire une œuvre sur lui (Saint Genet, comédien et martyr), en faisant l'exemplum de sa philosophie existentialiste.

Genet, au faite de sa gloire parisienne, fréquente Sartre, Simone de Beauvoir, Alberto Giacometti, Henri Matisse, Brassai.

Et l'on reproche Brasillach à Jean-Marie Le Pen.

Il entame une carrière de dramaturge ; précédées par sa réputation et son odeur de scandale, ses pièces sont des succès, contrastant avec un accueil critique très ambivalent et une diffusion longtemps confidentielle. Les plus grands metteurs en scène montent ses premières pièces : Roger Blin monte *Les Nègres* puis *Les Paravents*, avec le soutien d'André Malraux.

Le propos de Genet se fait plus engagé, la politique le titille. Il élève la voix contre la tyrannie blanche, la domination occidentale, l'état déplorable dans lequel la France abandonne ses anciennes colonies.

Abandonnant quelque temps l'écriture, il se consacre à des combats marginaux, souvent d'extrêmes gauche : les Black Panthers qu'il rencontre et soutient dès 1970 aux États-Unis, puis évidemment les Palestiniens de l'OLP, il rencontre Yasser Arafat et Leïla Chahid en septembre 1982, il est le premier Occidental à pénétrer dans Chatila, après les massacres perpétrés par les milices chrétiennes, alliées de l'armée israélienne du commandant Ariel Sharon). Il en tire son texte politique majeur « *Quatre heures à Chatila* » qui feront de lui l'idole des palestiniens puis de tous les peuples arabes, et désormais il se promène dans tous les camps d'entraînement palestiniens au Liban ou il peut croiser les membres de la bande à Baader, et dans tous les pays arabes où existent des camps d'entraînement tout azimut.

En 1974, Il soutient la candidature à l'élection présidentielle de François Mitterrand. Gilles Deleuze publie un livre sur lui : *Glas*.

1977 dans un article, intitulé *Violence et brutalité*, Genet approuve la violence de la bande à Baader, de même qu'il a vu, dans l'attentat palestinien contre les athlètes, aux Jeux olympiques de Munich, en 1972, l'avènement d'un terrorisme qu'il appelait de ses vœux.

Par contre ses propos antisémites sont peu connus car transformés en « objet poétique » par ses amis de gauche.

« Le peuple juif, bien loin d'être le plus malheureux de la terre — les Indiens des Andes vont plus au fond dans la misère et l'abandon — comme il a fait croire au génocide alors qu'en Amérique, des Juifs, riches ou pauvres, étaient en réserve de sperme pour la procréation, pour la continuité du peuple élu. »

« Dans ce pouvoir exécrationnel, le peuple juif s'enfoncé tellement loin qu'on peut se demander, une fois de plus dans son histoire, s'il ne veut pas, méritant l'unanime condamnation, retrouver son destin de peuple errant, humilié, au pouvoir souterrain. Il s'est, cette fois, trop exposé dans la lumière terrible des massacres qu'il a cessé de subir, mais qu'il inflige, et il veut retrouver l'ombre d'autrefois pour redevenir, supposant l'avoir été, le "sel de la terre". Mais alors quelle démarche ! L'Union soviétique, les pays arabes, aussi veules soient-ils, en refusant d'intervenir dans cette guerre, auraient donc permis à Israël d'apparaître enfin aux yeux du monde et en plein soleil, comme un dément parmi les nations ? »

Ces propos n'ont suscité que des commentaires banals de Sartre, ou quelques rares critiques de la part d'intellectuels qui mettaient notamment en cause ses propos sur Hitler.

En quoi la gauche est-elle fondée à faire des leçons de morale à Marine Le Pen, d'autant que les anti-dreyfusards qui venaient de la gauche pour finir stipendiés à Vichy ont vu leur biographie époussetée et, sans le travail de Simon Epstein, leurs accointances avec les nazis seraient aujourd'hui oubliées ?

Michel Ciardi, *Riposte Laïque*, 6 mars 2012

Jean-Luc Mélenchon s'indigne sur Brasillach, mais publie l'appel de l'antisémite grec Mikis Theodorakis

Après avoir manifesté avec des représentants du Hezbollah et du Hamas dans le cadre d'une manifestation anti-israélienne, après que sa porte-parole Clémentine Autain ait signé l'appel des Indigènes de la République, le petit père sans peuple du Front de Gauche soutient l'appel du compositeur antisémite Mikis Theodorakis dont le texte figure en bonne place sur le site du parti de Gauche. Mikis Theodorakis est un antisémite convaincu et assumé. Et il est impossible de l'ignorer. Car le coming out du célèbre compositeur a fait l'objet d'une vive polémique, comme nous l'apprend sa fiche Wikipédia. En effet, le 4 novembre 2003, lors d'une conférence de presse pour promouvoir l'un de ses livres, Mikis Theodorakis a accusé les Juifs d'être « à la racine du Mal ».

Le 3 février 2011, dans un entretien donné à la chaîne de télévision grecque HIGH, Mikis Theodorakis a déclaré : « Oui, je suis antisémite et antisioniste. J'aime le peuple juif et j'ai vécu avec lui, mais les Américains juifs se cachent derrière tout, les attentats en Irak, les attaques économiques en Europe, en Amérique, en Asie, les Juifs américains sont derrière Bush, Clinton et derrière les banques. (...) les Juifs américains sont derrière la crise économique mondiale qui a aussi touché la Grèce.

Dans un texte intitulé *Antisémitisme et Sionisme* publié sur son site, Mikis Theodorakis écrit qu'il considère ceux qui l'accusent d'antisémite comme de « répugnants vers de terre » avant de regretter « le rôle du lobby juif américain dans l'élaboration de la politique impérialiste des États-Unis ». « Mes adversaires se livrent à des actions qui me salissent en tant que personne et en tant que compositeur. Surtout en tant que compositeur puisque les Sionistes contrôlent 99 % de la vie musicale mondiale (...) le lobby juif américain, tant pour son rôle leader dans les crimes de la machine de guerre américaine en Irak que pour ses plans visant à éliminer les États-nations, avec le but ultime d'établir la prédominance mondiale des colosses de la Banque financière entièrement contrôlés par lui. »

La polémique conduira le Parlement autrichien à retirer la Trilogie de Mauthausen du programme de la Journée de Commémoration de l'Holocauste à Vienne du 5 mai 2011.

Mikis Theodorakis a également mis en doute la responsabilité d'Oussama Ben Laden dans les attentats du 11 septembre 2001, il estime ainsi que Ben Laden « a très bien pu travailler pour les services secrets américains » (lorsque les attaques ont eu lieu). « Je ne pense pas que ce sont ces nus-pieds d'Afghanistan [qui ont fait le 11-septembre]. C'est une blague. Même la technologie japonaise ne peut pas faire ça. Pas même la technologie allemande. (...) Le Mossad a la technologie. Mais même, ils ne sont pas une superpuissance. Les Américains contrôlent tout ».

Mélenchon qui reprochait à Jean-Marie Le Pen de citer Brasillach devrait tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. On aimerait aussi que nos médias si friands de vérité lui demandent des explications, comme ils se seraient empressés de le faire si cet appel avait figuré sur le site de Marine Le Pen, ou comme ils l'ont fait au lendemain du fameux « Bal de Vienne ». Rappelons aussi à nos baltringues de l'information que le plus grand représentant du négationnisme dans le monde est un ancien dirigeant communiste français : Roger Garaudy.

Alors oseront-ils poser la question suivante au candidat de Front de gauche : Jean-Luc Mélenchon, êtes-vous antisémite ou pas, et si vous ne l'êtes pas, pourquoi publiez-vous le texte d'un antisémite notoire ?

Jérôme Cortier, *Riposte Laïque*, 1^{er} mars 2012

Le retour de Brasillach et Céline en politique, Ou de l'éternelle polémique entre l'homme et l'oeuvre...

Ca ferait presque plaisir de voir que la littérature est au coeur des discussions politiques, si simplement les auteurs évoqués n'avaient pas les passifs politiques - hélas ! - qu'on leur connaît. Et

surtout, si l'on ne replongeait pas une fois de plus dans la gaudriole frontiste dont l'illustre représentant et patriarche a pris l'habitude de plonger...

C'est que Jean-Marie Le Pen, sortant de l'hibernation où les frimas de l'hiver l'avait plongé, s'est fendu d'un discours à Lille, dans lequel il faisait état les vers d'un poème de Brasillach.

Au berceau de l'enfant d'honneur...

on a vu deux fées apporter deux présents...

le courage avec la gaieté

Le tout servait évidemment à défendre les intérêts de sa fille, candidate frontiste, luttant contre les idées reçues qui tourne autour de sa candidature et du parti. « *Il est possible, probable même que l'arrivée de Marine Le Pen se traduirait par quelques tensions. Grèves, blocages, manifestations, refus d'obéissance...* » a ainsi assuré Jean-Marie Le Pen, cité par l'AFP. « *Mais Marine Le Pen étant démocratiquement élue, la majorité énorme de la population française la soutiendrait.* »

Brasillach... évidemment, le choix de l'auteur n'a pas été laissé au hasard, puisque Robert Brasillach, collaborationniste durant la Seconde Guerre mondiale fut jugé et condamné pour intelligence avec l'ennemi, durant un procès ouvert à la cour d'Assises de la Seine, le 19 janvier 1945. Si plusieurs intellectuels et auteurs tentèrent d'obtenir la grâce présidentielle, mais en vain puisque Brasillach fut exécuté au fort de Montrouge, le 6 février...

Mais voilà, l'ancien leader du FN, interrogé sur la citation a démontré qu'il avait encore la polémique et la répartie aux lèvres. « *Nous acceptons bien la Révolution française et Robespierre dans notre passé. Je ne vois pas pourquoi nous accepterions Robespierre et pas Brasillach !* » (voir Le Monde)

Et d'ajouter : « *Est-ce que le fait d'être condamné à mort interdit d'être poète ? La poésie que j'ai citée n'est pas politique.* » Mieux, pour les amateurs de provocatrices pirouettes : JMLP s'est mis à citer le poète Testament d'un condamné, toujours de Brasillach. Avant de conclure : « *J'ai aussi cité plusieurs fois le Martiniquais Aimé Césaire.* »

Interrogée sur les conséquences de ces déclarations paternelles, Marine le Pen ne s'est pas désistée. Elle-même revendique des citations de Marx dans son dernier livre, mais elle assure n'avoir aucune pensée marxiste. De même, elle apprécie Baudelaire : « *Le livre sur ma table de chevet, ce sont Les Fleurs du mal de Baudelaire et je ne suis pas une droguée syphilitique* ». Il faut « *faire la différence entre l'homme et l'oeuvre* », assure la candidate.

« *Demandez à Nicolas Sarkozy, qui a le livre de Céline sur son bureau* », tranche-t-elle...

Eh oui, Céline, autre écrivain, engagé, certes, mais du mauvais côté, retiendra l'histoire, et dont on reproche régulièrement la proximité avec les collaborationnistes de l'époque.

Reste que, comme l'a souligné SOS Racisme dans une réaction quasi immédiate, citer un poème de Brasillach, dans le cadre d'un discours de l'ancien leader FN, ce n'est pas de la roupie de sansonnet... « *Cela vient, à nouveau, montrer que le FN reste structuré par la haine* », estime l'association. « *En effet, au Front national, en matière de poésie, Juif rimera sans doute toujours avec Antisémitisme, Arabe avec Racisme, Femme avec Vaisselle et Homosexuel avec Dégénéré.* »

Réponse par anticipation de Marine Le Pen : « *Je pense que dans notre civilisation éduquée, on a toujours su faire la différence entre l'homme et l'oeuvre.* » Mais citer les vers d'un homme jugé et condamné pour collaborationnisme n'aura pas le même effet dans la bouche d'un parti comme le FN, que dans le discours d'un autre...

L'oeuvre et l'homme, certes, mais tout dépend de la manière dont on utilise l'un ou l'autre et des desseins que l'on souhaite servir...

Nicolas Gary, ActuaLitté, 20 février 2012

Gallimard avait trouvé très bien le Procès de Jeanne d'Arc par Brasillach en 1941, il l'a édité pour la douzième fois en 1942; La Conquérante a conquis Plon en 1943 ; ses poèmes ont enthousiasmé les éditions Balzac en 1944. Les beaux draps de Céline a été édité pour la 41e fois par les Nouvelles éditions françaises en 1941, le Voyage et Mort à Crédit, Bagatelles pour un massacre par Denoël en 1942-3, le Voyage a reparu en 2011 chez Gallimard ; Drieu la Rochelle a été édité par Gallimard aussi.

Écrit le 20/02/2012 à 11:17

Quand Le Pen cite Brasillach

Le président d'honneur du FN a livré un cours de politique aux militants frontistes, avant de citer le chef de "Je suis partout"...

Jean-Marie Le Pen a donné un petit cours de pédagogie aux militants du FN samedi à Lille, livrant des contre-arguments aux "idées reçues" sur la candidature de sa fille, avant de conclure en citant un poème du collaborationniste Robert Brasillach.

"La première idée reçue, c'est que voter Marine Le Pen ne servirait à rien puisque si elle parvenait au second tour, elle ne pourrait pas être élue", a déclaré le président d'honneur du FN, devant plus d'un millier de personnes réunies à une convention présidentielle de Marine Le Pen. Mais "supposons" que son score atteigne "35, 40, 45%", et "l'UMP disparaîtra", a-t-il argué. "Dans ces conditions, à défaut de victoire en 2012, la victoire de 2017 serait alors évidente", a-t-il ajouté, sous les yeux de sa fille, assise au premier rang. Voter pour Marine Le Pen favoriserait, in fine, Hollande en affaiblissant la droite classique ? "Ce raisonnement est absurde", car Nicolas Sarkozy sera de toute manière très probablement battu, selon Jean-Marie Le Pen.

Au total, Jean-Marie Le Pen a voulu contrer sept "idées reçues". Parmi elles, celle qui voudrait que si Marine Le Pen "était élue, il s'ensuivrait des tensions civiles importantes". "Il est possible, probable même que l'arrivée de Marine Le Pen se traduirait par quelques tensions. Grèves, blocages, manifestations, refus d'obéissance", a concédé l'ancien chef du FN, âgé de 83 ans. "Mais Marine Le Pen étant démocratiquement élue, la majorité énorme de la population française la soutiendrait", a-t-il aussitôt voulu rassurer. En présence de Marine Le Pen, Jean-Marie Le Pen a terminé son discours en citant un poème de l'écrivain collaborationniste Robert Brasillach, fusillé après la Seconde Guerre mondiale pour "intelligence avec l'ennemi". Pendant la guerre, Brasillach dirigeait notamment l'hebdomadaire *Je suis partout*.

"Au berceau de l'enfant d'honneur... on a vu deux fées apporter deux présents... le courage avec la gaieté", a cité Jean-Marie Le Pen, qui a reçu une vive ovation à la fin de son discours.

Le Point, 18 février 2012

Mais qui était vraiment ce Robert Brasillach dont tout le monde parle et qui suscite des polémiques ?

Marcel Mollet – 24 02 2012 – site *Yahoo answers*

Meilleure réponse - Choisie par le demandeur

C'était un écrivain qui convaincu de collaboration et d'entente avec l'ennemi fut fusillé malgré une pétition signée par les plus grands noms de l'époque (Cocteau...) Quand à la polémique, elle tient du fait qu'aujourd'hui il n'est louable de ne faire que des citations issues d'auteurs « sociologiquement correct ». Parler du Marquis de Sade ne tardera pas à être passible d'atteintes aux mœurs...autant dire que le débat n'a plus sa place dans notre société.

Autres réponses (4)

Paradoxa : un écrivain passé par Normale Sup, excellent pour les supercheries littéraires et politiques, engagé du côté royaliste l'action française, il va abandonner ce courant pour virer fasciste, écrivain moyen, excellent journaliste, humainement peu sympathique, politiquement très sulfureux

pmeneau6... Un collabo de sinistre mémoire admirateur du III Reich. Il a été fusillé à la libération pour trahison et intelligence avec l'ennemi. Lepen est l'un de ses admirateurs.

loustic5... un intellectuel qui avait choisi Hitler au lieu de Staline. Mauvais choix qu'il a payé de sa vie. relayer un des jeunes espoirs de la littérature d'avant guerre qui s'est dévoyé comme tant d'autres....

L'AMBIANCE AU FN

Le succès de Marine Le Pen va sans doute calmer, du moins provisoirement, les très vives tensions qui sont apparues dans son équipe. « *L'ambiance, au QG, est horrible* », estimait un cadre, deux jours avant le premier tour. Il évoquait une « *surveillance* » de toutes les conversations, où chacun épiait l'autre avant de « *balancer* » à « *la patronne* ». Les « *trois B* », Bruno Bilde, Steeve Briois et Nicolas Bay, tous anciens du MNR de Bruno Mégret, sont accusés de tous les maux. Nicolas Bay est notamment accusé d'être l'auteur de la phrase balancée à des journalistes, disant que JMLP était « *sous vigilance orange* » après sa citation de Robert Brasillach. Marine Le Pen, toujours bonne copine, a glissé que « *ça, c'est la connerie de Nicolas Bay. C'est lui qui devrait être sous vigilance orange.* » Certaines personnes ne s'adressaient plus la parole au QG. C'est le cas de Florian Philippot, directeur stratégique, et de Marie-Christine Arnautu, chef de file du FN en Ile-de-France. Mise à l'écart, elle n'eut pas droit à la parole lors du dernier meeting, ce qui l'a fait pleurer. Une « *décision regrettable* », pour M. Aliot. Biais explique : « *Je suis autoritaire, c'est vrai. Mais je veux des gens compétents.* » Ambiance...

LA MAUVAISE BLAGUE DE JEAN-MARIE LE PEN

Beaucoup d'observateurs pensent que les provocations de JMLP sont préparées, mitonnées dans les cuisines de Saint-Cloud. Tel n'est pas du tout l'avis des meilleurs connaisseurs de la sphère psychologique de Le Pen. Les « *dérapiages* » de Le Pen se sont toujours produits dans des phases de profonde rage intériorisée, suite à des frustrations et à des fureurs liées à des considérations personnelles ou politiques. Les commentaires de certains membres de l'entourage de sa fille, suite à ses propos où il citait Brasillach, l'ont mis dans une rage folle. S'entendre dire de la part de certains conseillers de Marine Le Pen, qu'il était mis sous « *surveillance orange* » était pour le moins désagréable à entendre. Et comprendre que certains aimeraient le voir à la retraite, voire plus, si affinités, lui était insupportable... Il répond, furibard : « *Ce n'est pas le genre de la maison !* » Du coup JMLP s'est lâché, comparant le meeting de Nicolas Sarkozy, place de la Concorde, aux rassemblements nazis de Nuremberg, et évoquant les initiales NS de Nicolas Sarkozy comme lui rappelant les heures les plus sombres de l'Histoire. Marine Le Pen, qui estime que la « *dédiabolisation* » du FN est quasiment achevée, a déclaré : « *Quand Jean-Marie Le Pen fait une blague, vous avez le droit de la trouver mauvaise. Moi-même je la trouve mauvaise, je trouve que c'est une mauvaise* ».

blague. » Priée de dire si elle regrettait la déclaration de son père, elle a répondu : « *Oui, oui* ».

NOSTALGIE : C'EST AINSI QUE BRIGNEAU ÉVOQUAIT BRASILLACH...

C'était dans *National Hebdo*, en novembre 1989. Il y a longtemps, à l'époque antédiluvienne où le FN ne recherchait pas la respectabilité et se contre-fichait de l'illusion de la dédiabolisation. Voici le magnifique hommage de Brigneau à Brasillach : « *A mon avis, on pouvait parfaitement le fusiller pour un tas de raisons, toutes plus valables les unes que les autres. Il n'était pas républicain, il n'était pas démocrate. Il n'éprouvait pas pour les juifs, le caractère juif, l'intelligence juive, le talent juif, la réussite juive, l'admiration qu'il est utile de manifester. J'ajouterai même qu'il lui arrivait d'être antisémite, ce qui est affreux et, qui plus est, interdit. Il était gai. [...] Il aurait voulu que les français fussent plus conscients de ce qu'était la France et sa magie. Il était amoureux de la vie, des jeunes filles, du soleil sur la Méditerranée, du théâtre, de Paris, de la jeunesse qui passe comme les nuages dans le ciel. Il était simple, et modeste, malgré son étincelante supériorité. Il était d'un courage splendide, et pudique. Il a prouvé. [...] Dans les périodes troublées et dangereuses, la hauteur, la noblesse, la loyauté, la sincérité, ne pardonnent pas. En outre, il faut bien le reconnaître aujourd'hui, Brasillach, écrivain engagé dans la guerre civile mondiale, avait commis une erreur politique épouvantable [...] Il pensait que la Grande Allemagne pouvait nous protéger d'une double invasion soviétique et américaine. Et puis, raciste sur les bords, oh que ce n'est pas beau, à tout prendre, Brasillach préférerait un million de frisés chez lui que six millions de crépus. Entre les différents types de chleuhs, il avait fait son choix. Le mauvais. Ça ne pardonne pas. Je vous l'ai dit. Je le répète. Les raisons de le flinguer ne manquaient pas.* »



Une longue analyse de *Notre avant-guerre* de Robert Brasillach vient de paraître sur le site de Juan Asensio, "Stalker", 20/05/2012

Notre avant-guerre de Robert Brasillach

C'est sans doute une phrase, une seule phrase écrite par Robert Brasillach pour *Notre avant-guerre* (1) qui parut en 1941, qui nous donne le meilleur aperçu de l'étrange paradoxe littéraire que constitue ce beau livre : «Un nouveau venu, Louis-Ferdinand Céline, avait inventé en 1932 une sorte d'épopée de la catastrophe et de l'injure avec le *Voyage au bout de la nuit*» (p. 172).

Magnifique raccourci du génie célinien. Brasillach nommera toutefois une fois de plus le romancier, aux dernières pages de son livre, évoquant «une sorte de prophète, un Ézéchiël de la bouffonnerie macabre et de la verve ordurière» (p. 304). Qu'ajouter d'autre, en effet, aux textes et à la personnalité de Céline ?

Connu essentiellement comme écrivain plutôt que critique cinématographique, une passion qu'il exerça avec un grand talent, Robert Brasillach, dans ce livre où il a assemblé ses souvenirs de la période précédant immédiatement le début de la Seconde Guerre mondiale, n'évoque finalement qu'assez peu la vie littéraire de son époque, même si défilent dans ces pages les noms de Maurice Bardèche, Thierry Maulnier, Charles Maurras, Jacques Bainville, Lucien Rebatet (cf. pp. 215-6), Paul Gadenne (2), Paul Claudel, Henry de Montherlant, Jean Giraudoux et bien d'autres encore, comme Georges Pitoëff qui lui a semblé «incarner exactement certaine âme moderne, déséquilibrée par le heurt des instincts, rêvant de vie ardente et d'absolu», génial Hamlet (cf. p. 97), «type parfait d'un monde privé d'appui» (p. 42), auquel il consacre des pages bouleversantes (cf. pp. 318-20).

La mention de ses propres lectures, hormis quelques titres qui ont marqué les esprits, comme le premier roman de Georges Bernanos (3), semble avoir encore moins d'importance aux yeux de Brasillach : «[...] et je me rappelle toujours l'impression de torrent et d'orage que fit

soudain parmi nous le premier livre de Georges Bernanos, que Léon Daudet fit découvrir avec tant de passion» (p. 33). C'est peu, tout de même, y compris lorsque l'on fait son miel de phrases concentrées comme des éclairs.

Peut-être faut-il expliquer cette relative rareté des évocations concernant la littérature proprement dite (alors que la presse est bien davantage mentionnée) par le fait que, comme pour Julien Gracq, la littérature est pour Brasillach, avant toute chose, le miroir le plus fidèle de la réalité perdue de l'enfance, et aussi, l'adolescence venue, une affaire de «bande, pour le meilleur et pour le pire, et ce qu'on nommera, pour choquer les bourgeois, le sens du gang» (p. 222) : «Car nous n'étions pas loin de penser que la littérature n'a de valeur que pour fournir des mots de passe» (p. 94), s'il est vrai que la littérature ou peut-être tout simplement les livres, objets bien plus mystérieux que les textes étranges ou tout bonnement indéchiffrables qu'ils renferment, ont, aux yeux d'un enfant, une vertu talismanique : «Je n'y vois, pour ma part, que la suite toute naturelle de mon enfance, quand nous mettions avec amabilité un livre entre les mains du petit camarade qui venait nous voir, en lui disant : «Tu ne comprendrais pas nos jeux.» Puis, la politesse ainsi satisfaite, nous retournions à nos îles désertes et nos grammaires inventées» (p. 168).

Peut-être encore l'écriture, très belle et si souvent émouvante, de *Notre avant-guerre* tient-elle sa qualité littéraire du fait qu'elle se soucie finalement assez peu de ce qui est devenu, de nos jours et dans notre Babylone des lettres, ce que quelques arbitres d'élégance ont appelé la vie littéraire, autant le dire, la littérature ayant déchu de sa solitude pour croupir dans un de ces bassins où les pieds sales se décantent dans les piscines, avant de patauger, à peu près propres espérons-le, dans le bain commun.

Les bien-pensants pousseront de petits cris à la seule évocation de celui qui écrivit, avec Gabriel Marcel, Henri Massis et Charles Maurras, un livre tel que *Pour la défense de l'Occident* en 1935, où il prenait clairement position pour l'Italie fasciste, tandis que Bernanos et Mauriac

dénonçaient sans relâche l'imposture que constituait à leurs yeux la croisade du Duce en Éthiopie. Ces mêmes bien-pensants, pourvu qu'on puisse leur supposer une sensibilité littéraire minimale, ne pourront que reconnaître toutefois la beauté classique de l'écriture de Brasillach qui évoque admirablement celles et ceux qu'il a connus sans jamais nous entretenir de ses petits tracassés personnels. Renaud Camus et Gabriel Matzneff, pour ne citer que deux des plus affligeants diaristes de notre époque, devraient ainsi et de toute urgence se plonger dans la lecture (la relecture, espérons-le, à leur grand âge) du livre de Brasillach, où la petite histoire est chevillée à la grande, sans que jamais la première ne phagocyte ridiculement la seconde. Il est vrai, suis-je bête, qu'il n'y a plus vraiment d'histoire, en tout cas française, à l'heure où, sur leur page blanche qui va vite se couvrir de milliards de phrases, Matzneff et Camus font éclater leurs petits boutons remplis de sébum égotiste et éjaculent quelques gouttelettes d'un plaisir devenu pornographique, absolument banal, à force d'avoir été taylorisé.

Robert Brasillach, lui, se tient à une tout autre hauteur que celle de nos solipsistes maniaques et imperturbablement bavards. Il se tient à la hauteur que lui commande l'urgence absolue des temps qu'il a connus et traversés en ayant miraculeusement décanté le suc, comme Ernst Jünger a pu capter la vérité mystérieuse et si subtile d'une époque tout entière obsédée par la Guerre aux multiples manifestations, toute grondante des orages d'acier dont il sut mieux qu'un autre apprécier la beauté dangereuse : «Ceux qui aimeront vivre tout court, écrit ainsi magnifiquement Brasillach, ne sauront pas ce que fut d'en attendre la permission des dieux de la guerre» (p. 351).

Cette notation réduit à néant les jugements si prompts de celles et ceux qui, de la guerre, des débordements qu'elle provoque, des horreurs inavouables, des erreurs tragiques, des lâchetés incompréhensibles et des accomplissements magnifiques ne savent rien de plus, désormais, que ce qu'ils en ont lu et vu sur des images d'archive, à moins qu'ils n'aient fait leurs classes devant le grand écran des salles obscures, où ils ont tenté, eux aussi après tout, d'aller sauver le soldat Ryan.

Ce qui intéresse Robert Brasillach, c'est quoi qu'il en soit, bien moins la littérature que,

nous dit-il, «la figure que forment dans le temps et l'espace les êtres humains» (p. 245), et cette figure est, faut-il le préciser, la seule qui trace un motif réellement continu si nous tenons compte des multiples coupures et recommencements qui façonnent la vie la plus lisse et même plate. De fait, nous ne sommes pas étonnés de constater que c'est aux toutes dernières pages de son livre que Robert Brasillach mentionne l'héritier de Charles Maurras pour lequel l'admiration a toujours été fidèle, Pierre Boutang, décrit comme un «garçon agrégé de philosophie, marié, père de deux bébés, et qui ressemblait à Bonaparte jeune, mais très blond» (p. 351), comme s'il s'agissait, pour Brasillach, de poser des jalons qui «indiqueraient la route, plus tard, à d'autres que nous, et à nous-mêmes, nous en étions sûrs» (p. 352). Bien sûr, il se trompait lourdement sur ce dernier point.

Certaines des plus belles pages qu'il m'a été donné de lire sur la jeunesse perdue (4) se trouvent sans conteste dans le livre de Brasillach et il ne me semble point sot d'affirmer que quelque remarquable secret de la prose française s'est tristement perdu depuis cette époque, pourtant pas si éloignée de la nôtre, et tellement lointaine d'elle qu'une île légendaire nous semblerait une destination moins farfelue, époque où l'écriture parvenait, par le génie de sa légèreté, à rendre évident l'éclat de l'or enfoui : «Je me demande parfois [...] [s'il ne pourrait pas venir un jour un poète qui chanterait cette terre lointaine, un peu énigmatique, cette île de la jeunesse où la jeunesse elle-même ne s'abrite qu'avec méfiance» (p. 110) tandis que, dans une image superbe, Brasillach parvient à unir la plus haute fugacité de l'instant foudroyant avec l'évidence douloureuse que les êtres ne meurent pas tant que la mueteté des choses semble conserver quelque parcelle de leur souvenir si éphémère : «Je regarde notre reflet ancien, parfois, dans la glace d'un épicier-confiseur, rue Gay-Lussac, avant d'arriver au boulevard Saint-Michel. Nous nous y arrêtons toujours quand nous sortions le soir : ce reflet a dû y rester» (p. 65). Nous irons vérifier.

Il est à ce titre impossible de ne pas mentionner les pages qui se mêlent à celles où il n'en finit pas de déambuler dans les rues de Paris (5), où l'auteur évoque sa vie à l'École Normale, toutes frémissantes du sentiment d'une inconcevable liberté et d'une vie haute (6), aussi

bien physique qu'intellectuelle, qui semblera une incongruité risible à notre époque si avide de rentabilité, des corps comme des cerveaux. Je me permets de citer longuement tel passage, où l'écriture admirable de Brasillach semble mimer le périlleux mouvement d'une reconquête et, pourquoi ne pas écrire ce mot en le dépouillant de sa dimension kierkegaardienne chrétienne, d'une *répétition* (7) : «Les plus obtus de nos camarades, comme nous tous, sentaient le prix de ces instants uniques, qu'aient connus sans doute, à la fin de leur vraie jeunesse, tous les étudiants. Nous avons vingt-deux, vingt-trois ans : les mois qui allaient suivre nous éloigneraient dans quelque ville de garnison, puis ce serait la vie qui commencerait, une carrière, un appartement, l'argent à gagner, peut-être le mariage, la maturité à coup sûr. Encore un instant de liberté, dans l'oasis de l'École, au milieu du Paris surchauffé, sous les arbres atteints par l'été brûlant. Encore un instant de bonheur. Nous goûtions ces minutes mortelles, enchantés qu'elles fussent mortelles, ivres de nos proches souvenirs, ivres de l'amitié, de la camaraderie, des découvertes les plus profondes, de la frivolité merveilleuse de notre vie. Un peu de temps encore, et il faudrait abandonner ces trésors, fermer ces pages. Un peu de temps, sous le ciel pur, devant le regard ironique des soixante bustes. Un peu de temps à courir les cinémas de quartier pour revoir les films de sept années, les jardins, les cafés, Paris nocturne sous les lampions du 14 juillet, un peu de temps, pour dire adieu à notre adolescence» (p. 128).

Ce lent et remarquable exercice de remémoration n'a pourtant qu'un seul but, qui n'est pas l'évocation de la vie littéraire française durant l'entre-deux guerres et pas même, non plus, le souvenir de la jeunesse exaltante. Ce qui donne au livre de Brasillach un poids si évident, une réelle présence, c'est à n'en pas douter le destin de l'auteur, qu'il n'est sans doute point besoin ici de rappeler. C'est aussi la lente dissection du phénomène de fascination que le fascisme exerça sur certains esprits, ce dernier pouvant être considéré comme le véritable marionnettiste de bien des personnages dont Brasillach évoque la mémoire : «C'est précisément l'heure où nous arrivions, l'heure d'où l'on peut sans doute dater le commencement de l'avant-guerre» (p. 3).

Et ce commencement est celui de la montée d'une nouvelle lumière, superbement décrite par l'auteur, qui en singularise en quelques lignes la nature votive, éminemment religieuse, du moins para-religieuse, singeant la ferveur des croyants : «On ne sortait pas d'années meurtrières et fuligineuses, éclairées de biais par les torches multipliées des congrès nazis» (p. 161). Ailleurs, Brasillach décrit de nouveau la montée implacable du nazisme par la métaphore de la lumière naissante, comme s'il se souvenait du titre étrange du premier roman de Georges Bernanos paru en 1926, et qu'il prêtât à l'idéologie meurtrière la caractéristique satanique d'une contre-lumière : «On voyait à travers l'Europe commencer déjà en discours une guerre de religion, qui durerait plus de cinq années, et nous en regardions de loin monter les premières flammes. Ainsi était définitivement ruiné, autour de nous, cet univers de papier et de nuages auxquels nos aînés avaient cru. Cela aurait été un autre songe, dans doute, que d'applaudir bruyamment à l'intrusion têtue de la réalité dans les apparences : elle n'avait rien d'aimable, certes, mais elle était la réalité, et voilà tout. Elle surgissait, comme le gros globe allongé du soleil qui jaillit de la mer, brusque et furieux. Et tout était oublié des brumes de l'aube, et devant l'astre naissant, il fallait bien admettre que beaucoup de peuples, beaucoup d'hommes à travers la planète, le reconnaissaient comme lumineux et brûlant, et ne voulaient plus entendre parler de ce qui avait précédé» (p. 133).

Il faut bien l'admettre en effet, surtout si l'on remarque que Robert Brasillach ne cesse d'insister sur la nullité de la vie intellectuelle politique française, et, dit-il, de la «primauté de la bassesse» (p. 188), de la «vulgarisation de l'immoralisme» qui en est le corollaire, source, à ses yeux, de l'éclosion de l'œuf fatidique, alors même qu'échoue la révolution nationale du 6 février 1934 (8) : «Alors la nation retournait à ses plaisirs, aux revues de fin d'année, aux journaux illustrés. On publiait les confessions de vedettes de music-hall, on lançait le mot de sex-appeal. Tout le capital de luxe et de luxure qu'avait amassé pour quelques privilégiés l'après-guerre était dilapidé en publications à grand tirage, et la foule avait sa part des vices et des joies réservées aux riches. Ce temps est le temps de la vulgarisation de l'immoralisme. Aussi comment s'étonner si, détournés d'un régime qui gâchait

ainsi le meilleur de la nation, beaucoup voyaient avec une curiosité accrue se poursuivre à l'étranger des expériences souvent menaçantes, mais animées de l'esprit de grandeur ? Sans Violette Nozières, sans Stavisky, sans le sex-appeal, sans les journaux du soir, on n'aurait peut-être pas regardé au-delà des frontières comme on l'a fait durant ces années-là» (p. 162).

Ces années-là ressemblent à un mauvais rêve tout plein de voix furieuses et tétanisantes (9), éructant leur rêve de grandeur et de force dans un «rayonnement d'incendie» (p. 132), comme celles qu'écoutait Armand Robin, quoi qu'on en dise, et quelles que soient les réserves émises par celles et ceux qui les ont vécues, et qui ne les trouverent sans doute point si mauvaises : «On discutait de l'érotisme et on faisait un succès à *l'Amant de lady Chatterley*, de Lawrence. La France avait besoin de songes, la France sursautait parfois devant quelque cauchemar, mais elle se rendormait précipitamment. C'était le temps du sommeil» (p. 101).

Ce temps du sommeil aura produit un monstre, le fascisme, que Robert Brasillach évoque en s'inspirant par exemple d'un ouvrage d'Alain Laubreaux intitulé *La terreur rose* et surtout, à mon sens, d'une vision toute bernanosienne consistant à dissiper l'enflure, le néant dont Max Picard disséquera l'incarnation labile en la personne d'Adolf Hitler : «il faut y lire ces aventures inouïes : une vieille dame poursuivie en justice pour avoir gardé chez elle une mitrailleuse allemande rapportée par son fils tué à la guerre, un infirmier laissant mourir un malade dans un hôpital parce que sa journée de travail était terminée. Il faut y joindre le mort de ce petit garçon de sept ans, Paul Gignoux, tué par des enfants à Lyon parce qu'il portait des billets pour une vente de charité et qu'il était donc un petit fasciste. L'odieux et le grotesque se mêlent à chaque instant dans cette histoire inimaginable, dont nous avons été les si récents témoins» (p. 180).

Brasillach poursuit sa démonstration en affirmant que «l'esprit fasciste» (p. 184) qui n'est finalement rien d'autre qu'une certaine forme d'exaltation de la jeunesse (cf. p. 349), tout à tour qualifié d'«esprit anticonformiste d'abord, antibourgeois [où] l'irrespect y avait sa part», mais encore «esprit opposé aux préjugés, à ceux de la classe comme à tout autre» et enfin «esprit même de l'amitié, dont nous aurions voulu qu'il

s'élevât jusqu'à l'amitié nationale» (p. 283), naît dans «une atmosphère de gabegie, d'excès, de démagogie et de bassesse» (p. 184), la décomposition d'un régime expliquant de fait à ses yeux la fascination, après tout légitime, pour un pouvoir qui n'hésite pas utiliser le langage si puissant des mythes, des images et des symboles, fussent-ils ceux des nuits de Walpurgis (10) ainsi que, aussi surprenant que cela puisse nous sembler, de la poésie (11) : «On le vit naître. Nous l'avons vu naître. Parfois, nous assistions à ces incroyables défilés de 1936, ces vastes piétinements de foules énormes, entre la place de la République et la place de la Nation. De l'enthousiasme ? Je n'en suis pas sûr. Mais une extraordinaire docilité : c'est vers un but rouge et mystérieux qu'allait le destin français, et les passants levaient le poing, et ils se rassemblaient derrière les bigophonistes libres penseurs, les pêcheurs à la ligne antifasciste, et ils marchaient vers les colonnes de la place du Trône décorées de gigantesques drapeaux. On vendait de petits pantins : le colonel de La Rocque. On promenait, à la mode russe, des images géantes : les libérateurs de la pensée, Descartes, Voltaire, Karl Marx, Henri Barbusse. C'était bouffon et poussiéreux, l'esprit primaire devenu maître de tout» (pp. 184-5).

Et l'auteur de n'avoir jamais de mots assez durs pour condamner la situation de la France du Front populaire, à ses yeux responsable de tous les maux : «Et la France, que faisait-elle ? Elle vivait sous le régime du Front populaire, tantôt à direction socialiste, tantôt à direction radicale, sous la menace perpétuelle du chantage communiste. Mais dans la jeunesse, on pouvait voir aussi, sans forcer les choses, se préciser cet esprit préfasciste qui était peut-être né, malgré tout, aux environs du 6 février 1934. On le retrouvait, cet esprit, dans les ligues tant qu'il y eut des ligues, parfois chez certains membres du P. S. F. malgré les tasses de thé, au Parti Populaire Français de Doriot, et dans la foule des sans-parti» (p. 278).

Ailleurs, Brasillach semble retrouver les mots mêmes de Georges Bernanos pour décrire l'espèce de mauvais rêve que constitue la France de cette époque précédant immédiatement la guerre, singulièrement la période de la première mobilisation, fausse alerte qui pouvait déjà préfigurer, pour qui savait lire les grandes figures que tracent les événements burlesques, la

débâcle future de l'armée française : «Dans ces trains qui circulaient la première nuit de la mobilisation à travers les gares aux lumières bleues, vers Laon, vers Nancy, vers Metz, tout était faux : les raisons du départ, les discours des hommes, vingt ans de politique meurtrière, un avenir obscur et détestable, la France saignée et ruinée, détruite par l'adversaire du dehors si elle était battue, par l'adversaire du dedans si elle était péniblement victorieuse. Tout était faux, les idées, les dangers, les causes, les espérances, les craintes» (p. 303).

C'est contre cette enflure que Robert Brasillach décide de toutes ses forces de lutter, par exemple en participant à *Je Suis partout* dont il présente l'ambiance : «Nous avançons dans une bien excitante atmosphère de calomnies et d'ordures : vendus à Hitler, vendus à Franco, vendus à Mussolini, vendus au grand capital, vendus au deux cents familles et au Mikado, nous devenions pour nos adversaires quelque chose comme l'organe officiel du fascisme international. Mais nous savions que nous étions surtout le journal de notre amitié et de notre amour de la vie» (p. 214).

C'est le thème essentiel encore une fois : la jeunesse (12) perdue et célébrée, l'amitié en bande, que nous retrouverons dans les toutes dernières lignes, superbes, du livre.

Mais avant de conclure, revenons à la montée du fascisme telle que Brasillach l'a vécue bien évidemment en France mais aussi en Espagne, ce pays tant aimé où il se rendra deux fois, la première durant la Guerre civile, l'Espagne, «lieu de toutes les audaces, de toutes les grandeurs, de toutes les espérances» (p. 263) et remémoration fulgurante de la jeunesse (13), en Belgique où il rencontre Léon Degrelle (14) puis en Allemagne où, comme tant d'autres commentateurs, Robert Brasillach est frappé par l'énormité du cérémonial nazi, son caractère volontairement religieux (15), sa démonologie nocturne : «À l'instant précis où il franchissait le stade, mille projecteurs, tout autour de l'enceinte, se sont allumés, braqués verticalement sur le ciel. Ce sont mille piliers bleus qui l'entourent désormais, comme une cage mystérieuse. On les verra briller toute la nuit de la campagne, ils désignent le lieu sacré du mystère national, et les ordonnateurs ont donné à cette stupéfiante féerie le nom de *Licht-dom*, la cathédrale de lumière» (p. 269). Qui n'a pas reconnu, au milieu de cette cage

de lumière, le maître de la voix maléfique, Adolf Hitler ?

C'est ainsi que Brasillach évoque «l'office hitlérien» (p. 267), le maître dont la voix a frappé tant d'esprits, achevant de «brasser cette foule énorme et d'en faire un seul être», alors que c'est lorsque «le stade se vide avec lenteur de ses officiants et de ses spectateurs [que] nous avons commencé de comprendre ce qu'est l'Allemagne nouvelle» (p. 268).

Pourtant, Brasillach semble en fin de compte assez peu sensible aux cérémonies nocturnes organisées par le régime nazi tout comme au mode de vie allemand, qu'il trouvera étrange (16), alors qu'il paraîtra en revanche profondément troublé par le regard du Führer, dans des lignes qui semblent sonder les profondeurs du dictateur comme nulles autres, à l'exception peut-être des pages de Georges Bernanos dans *Les Enfants humiliés*, de celles de Max Picard dans *L'Homme du néant*, de celles enfin d'Hermann Broch dans *Le Tentateur*, où Hitler est évoqué par le biais du vagabond Marius Ratti. Ce regard donc : «Pourtant, il faut regarder ses yeux. Dans ce visage, eux seuls comptent. Ce sont des yeux d'un autre monde, des yeux étranges, d'un bleu profond et noir où l'on distingue à peine la prunelle. Comment deviner ce qui se passe en eux ? Qu'y a-t-il d'autre qu'un rêve prodigieux, un amour sans limites pour le *Deutschland*, la terre allemande, celle qui est réelle et celle qui est à construire encore ? Qu'avons-nous de commun avec ces yeux ? Et surtout, la première impression, la plus étonnante, subsiste : ces yeux sont graves. Une angoisse presque insurmontable, une anxiété inouïe y demeurent. Nous y devinons en un éclair, les difficultés présentes, la guerre possible, la crise économique, la crise religieuse, tous les soucis du chef responsable. Nous sentons fortement, physiquement, quelle épreuve terrible c'est de conduire une nation, et de conduire l'Allemagne vers son destin dévorant» (p. 275).

Et c'est ce destin dévorant qui aura fait basculer le monde dans la guerre, et la France, si profondément chantée par Brasillach, dans la déchirure purulente de la guerre civile entre Résistance et Collaboration, une déchirure qui constitua si intimement l'auteur que Paul Gadenne en fit un roman somptueux et subtil, déchirure qu'il eut de toute façon le courage de regarder sans tourner de l'œil, comme tant

d'autres, qu'il ne prétendit point cacher, ainsi que tant d'autres encore le firent, résistants de la dernière heure, comme s'il s'agissait d'une maladie honteuse, déchirure qui préfigura la mort de Brasillach, fusillé par un peloton d'exécution, et dont l'âme fut peut-être sauvée, à l'ultime seconde, par ces mots qui ferment *Notre avant-guerre* et qui ressemblent à une prière : «Les formes que nous avons aimées peuvent se dissoudre dans l'air froid, et nous savons bien que certaines d'entre elles ne reparaitront plus sur la terre mortelle : un mince fantôme amical dans le Paris nocturne, un magicien dans ses décors d'ombres et de lueurs, ce sont nos biens à nous, irréparables. Mais les amitiés et les charmes ne sont point vaincus par les échecs, les anéantissements ne les touchent point. Nous retrouverons leurs suites fraternelles, dans la paix, sur les routes de Chartres ou de l'Espagne, dans les maisons provisoires où nous nous reconnaitrons un jour» (p. 353).

Notes

(1) Robert Brasillach, *Notre avant-guerre* (Plon, 1941). Toutes les pages entre parenthèses renvoient à notre édition.

(2) La mention de Paul Gadenne, qui fera de son ancien condisciple de classe préparatoire littéraire un personnage de roman sous les traits d'Hersent, dans *La plage de Scheveningen*, se trouve en note 1, p. 18.

(3) Georges Bernanos, sur lequel il a écrit ces phrases impitoyables : «*La Revue française* avait publié quelques pages superbes de Georges Bernanos, réunies plus tard dans *La Grande peur des bien-pensants*. Nous avons rencontré trois ou quatre fois l'auteur de ce livre torrentiel et chimérique, nous avons parlé avec cet homme à grosse face de lion sous ses cheveux longs. J'ai dîné un jour avec lui chez Robert Vallery-Radot. Il n'était pas encore brouillé avec *l'Action française*, qu'il abandonna d'une manière insensée, il n'avait pas encore commencé sa longue et bavarde détestation de Maurras qui est devenue sa maladie essentielle. Il nous promettait son amitié durable «que je ne reprends jamais quand je l'ai donnée», disait-il. Un jour de 1931, il m'écrivait d'Hyères : «Je viens d'achever la lecture de *L'Action française* du jour et je m'empresse de boire à votre santé... Vous êtes un type épataant qui marchez sur vos jambes, un phénomène aujourd'hui assez rare.» C'est la seule lettre que j'aie reçue de Georges Bernanos, qui devait ensuite s'enfoncer dans un univers obscur et fuligineux, où se perdrait cet anarchiste chrétien» (pp. 122-3). Ailleurs (p. 247), il traitera le Grand d'Espagne, avec Jacques Maritain d'ailleurs, de «catholique égaré», de «vieux lion intoxiqué» et même de «fou», ces aimables qualificatifs étant dus à la prise de position pour le moins courageuse, contre son propre camp, de Bernanos durant la Guerre civile espagnole.

(4) «Alors ces garçons et ces filles réunis par le hasard devenaient réellement et uniquement des témoins de leur âge, de ces merveilleuses journées de la jeunesse où il ne se passe rien, et dont on conservera toujours la mémoire indicible. La Cité alors devient pareille à ce qu'elle est au fond, découvre son essence, et je crois bien que son essence est d'être un navire. Dressée sur la mer, aussi insolite, aussi invraisemblable, aussi fausse qu'un navire quand, tous feux allumés, il est seul sur la plaine sans vendanges, au centre même de la nuit. Un navire, avec ses inconnus rapprochés pour une brève traversée, ses querelles, ses amours et ses antipathies, monde en réduction, mais éphémère, et que la saison nouvelle ou l'escale disperseront» (p. 111).

(5) «Et nous nous promenions le long des quais, qui sont peut-être le premier lieu de Paris à m'avoir attiré, et où je ne passais guère de semaine sans suivre le fleuve couleur d'acier, sans feuilleter les livres oubliés, toujours trop coûteux, les images authentiques ou fausses. Je le faisais sans ordre, sans compétence, comme il faut faire toute chose, livré aux découvertes minces du hasard, à ces heures où sur le ciel gris se découpe le fin dessin japonais des arbres nus» (p. 24). Voir encore : «J'ai pu revenir depuis à Vaugirard ou à Montrouge, c'est à cette époque que j'attribue pourtant certaines rues énormes et vides, brouillées de pluie, où j'errais interminablement, puisque la dix-huitième année est l'âge des espoirs, mais aussi des tourments et des fuites» (p. 26). Ce n'est sans doute pas un hasard si Paul Gadenne, dans *La plage de Scheveningen*, fait marcher longuement son personnage principal, à la recherche d'Hersent, comme Brasillach, qui lui servit donc de modèle, semble être à la recherche de son passé.

(6) «Mais nous discussions avec passion et avec amitié, et avec une sympathie intellectuelle, une sorte d'honnêteté que je n'ai jamais plus rencontrée par la suite» (p. 27).

(7) Répétition point provoquée mais, dirai-je, offerte par quelque destinal mouvement d'éternel retour : «J'ai toujours cru que les êtres que nous avons connus ne disparaissaient jamais de notre vie, mais qu'ils ont leur cycle, qu'ils reviennent après quelques années, parfois pour disparaître à nouveau» (p. 159).

(8) «Pour nous, nous n'avons pas à renier le 6 février [1934]. Chaque année nous allons porter des violettes place de la Concorde, devant cette fontaine devenue cénotaphe (un cénotaphe de plus en plus vide), en souvenir de vingt-deux morts. Chaque année la foule diminue, parce que les patriotes français sont oublieux par nature. Seuls les révolutionnaires ont compris le sens des mythes et des cérémonies. Mais si le 6 fut un mauvais complot, ce fut une instinctive et magnifique révolte, ce fut une nuit de sacrifice, qui reste dans notre souvenir avec son odeur, son vent froid, ses pâles figures courantes, ses groupes humains au bord des trottoirs, son espérance invincible d'une Révolution nationale, la naissance exacte du nationalisme social de notre pays. Qu'importe, si plus tard, tout a été exploité, par la droite et par la gauche, de ce feu brûlant, de ces morts qui ont été purs. On n'empêchera pas ce qui a été d'avoir été» (pp. 151-2).

(9) «C'est ce que nous nous répétons, en suivant aux postes de T. S. F. les cérémonies initiatiques du nouveau culte, en écoutant les cloches sonner, de minute en minute, pour couper les discours et faire incliner la tête des foules» (p. 132).

(10) «Le culte de la patrie se traduisait en offices diurnes et nocturnes, en nuits de Walpurgis éclairées par les projecteurs et par les torches, en musiques énormes, en chansons de guerre et de paix chantées par des millions d'hommes» (pp. 235-6).

(11) «Il n'est pas d'animateur, j'en suis sûr, sans une profonde poésie. Lorsqu'il parle aux Italiens de la terre natale et d'au-delà des mers, Mussolini est un grand poète, de la lignée de ceux de sa race, il évoque la Rome immortelle, les galères sur le Mare nostrum (*sic*), et poète aussi, poète allemand, cet Hitler qui invente des nuits de Walpurgis et des fêtes de mai, qui mêle dans ses chansons le romantisme cyclopéen et le romantisme du myosotis, la forêt, le Venusberg, les jeunes filles aux myrtilles fiancées à un lieutenant des sections d'assaut, les camarades tombés à Munich devant la Felderenhalle; et le poète Codreanu des Romains avec sa légion de l'archange Michel. Il n'est pas de politique qui ne comporte sa part d'images, il n'y a pas de politique qui ne soit visible» (p. 244). Brasillach réaffirme cette primauté de la poésie dans l'ambition nationaliste page 246.

(12) «Et nous avançons, au milieu de tout cela, avec cette jeunesse du corps qui n'est plus, avec la fragilité, avec la fraîcheur nous aussi. À considérer ce que nous fûmes, je comprends que le mot le plus banal et le plus vrai sur la jeunesse soit le mot de fièvre. Oui, la fièvre de la jeunesse, nous l'avons connue. La fièvre de l'esprit, à travers les constructions les plus hasardeuses comme les plus solides, les découvertes, les tentations. Et la fièvre de Paris. Et la fièvre du cœur aussi. Et la fièvre de voir et de toucher. Et les trois concupiscences, celle de l'esprit, et celle des sens, et la plus forte de toutes, celle de la vie. Comme nous étions prêts à entendre ceux qui, en ces années, nous conseillaient de ne pas choisir, de ne pas nous limiter, de laisser courir autour de nous-mêmes nos désirs et nos tentations ! Les plus sages espéraient de l'avenir la modération, la naturelle accalmie : mais en attendant, ils laissaient battre le sang à leurs tempes, ils s'avançaient avec un appétit merveilleux vers tout ce qui

était permis et tout ce qui était défendu, vers les fruits de tous les paradis terrestres, miraculeusement suspendus à chaque arbre proche de leur main» (p. 50).

(13) Encore de très belles phrases sur cette dernière : «Rien ne gâcha nos dernières journées de la paix. Rien ne nous empêcha d'amasser ainsi de l'Espagne et de nous autres les plus riches images, comme si ce voyage unissait en un seul bloc de soleil et de plaisir tant de choses passées : notre enfance d'abord, nos souvenirs plus vieux que nous-mêmes, nos farces d'étudiants, nos amitiés, nos curiosités pour notre temps, notre vie de bohème, nos premiers voyages, tout cela résumé en quelques jours au long des routes sèches et trouées, en quelques nuits merveilleuses. Beau voyage de bohémiens, à la fin même de notre jeunesse, à la veille de la guerre, beau symbole vivant de tout ce que nous avons aimé...» (p. 345).

(14) Au cours d'un trajet en voiture qui semble fantomatique par la description que Brasillach en donne : «De sa voix un peu assourdie par les grands efforts oratoires, cette voix que j'entends sans voir le visage, parmi le vent de la vitesse, le glissement de la voiture, la pluie contre les vitres, il me parlait de sa famille [...]» (p. 240).

(15) «Il y a réellement, dans la pensée d'Hitler comme dans celle des Allemands, l'idée d'une sorte de transfusion mystique analogue à celle de la bénédiction de l'eau par le prêtre, – si ce n'est, osons le dire, à celle de l'Eucharistie. Qui ne voit pas dans la consécration des drapeaux l'analogie de la consécration du pain, une sorte de sacrement allemand, risque fort de ne rien comprendre à l'hitlérisme» (pp. 276-7).

(16) «C'est l'impression finale que nous emportons : beaux spectacles, belle jeunesse, vie plus facile qu'on ne dit, mais avant tout mythologie surprenante d'une nouvelle religion. Quand on essaie de se remémorer ces journées si pleines, qu'on évoque les cérémonies nocturnes éclairées de biais par la lueur des torches et des projecteurs, les enfants allemands jouant comme des loups autour de leurs souvenirs de guerre civile et de sacrifice, le chef soulevant en larges houles, avec des cris plaintifs, cette foule subjuguée, on se dit, en effet, de ce pays, si voisin de nous, qu'il est d'abord, au sens plein du mot, et prodigieusement, et profondément, un pays *étrange*» (p. 278, l'auteur souligne).

SUR LE BLOG DES ARB

Bardèche sur Bloy

"Le Village courtois" met gracieusement à la disposition des internautes un enregistrement d'une émission de Radio Courtoisie dans laquelle Maurice Bardèche présente son livre sur Léon Bloy.

Jeudi 24 mai 2012

"Vive la France"

« Robert Brasillach s'étonne que l'on ne fusille pas Louis Aragon. Lorsqu'on fusillera Brasillach quelques années plus tard, le cher poète, lui, ne s'étonnera de rien » (Michel Audiard, *Vive la France*, 20'30).

Publié dans : Maurice Bardèche, le lundi 14 mai 2012

Robert Brasillach (1909-1945)

« Tuez-les, tuez-les tous, et n'oubliez pas les enfants ! » Telles sont les invectives que le Juif tunisien Serge Moati prête généreusement à Robert Brasillach dans son film documentaire « La haine antisémite », diffusé par TF1 le mercredi 2 octobre 1991. Le principal intéressé ne pouvait ni infirmer, ni confirmer, ayant été fusillé le 6 février 1945 au Fort de Montrouge pour « intelligence avec l'ennemi » au terme d'un procès de six heures et d'une délibération de vingt minutes.

En l'occurrence, ces propos en forme de raccourci sans appel ont été inventés de toutes pièces par Serge Moati : l'historien holocaustique se serait inspiré d'un article que Robert Brasillach avait publié dans Je Suis Partout du 25 septembre 1942 : « L'archevêque de Toulouse [Mgr Saliège] proteste contre les mesures prises contre les Juifs apatrides en zone non occupée et accuse le gouvernement du Maréchal de suivre des mesures étrangères ! Il parle de brutalités et de séparations que nous sommes tout prêts à ne pas approuver, car il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder de petits ; l'humanité est ici d'accord avec la sagesse. » Selon Serge Moati, il faut comprendre que l'expression « (...) se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder les petits » signifie tout simplement que les Juifs en question seront directement acheminés de France dans les chambres à gaz d'Auschwitz, y compris les enfants. Serge Moati commence par tronquer la citation, en supprimant un passage pourtant crucial : « (...) que nous sommes tout prêts à ne pas approuver », ce qui veut clairement dire que Robert Brasillach désapprouvait les brutalités et les séparations. Encore plus fort dans son exercice de haute voltige holocaustique, Serge Moati laisse entendre que Robert Brasillach savait, devait savoir, aurait dû savoir, ce qui allait leur arriver et s'en félicitait ouvertement dans le journal dont il était le rédacteur en chef, puisqu'il approuvait la déportation des Juifs apatrides et, par conséquent, leur extermination dans les chambres à gaz d'Auschwitz...

A cette époque, les rumeurs de massacres en provenance des Territoires de l'Est étaient passées sous silence, faute de crédibilité, par la propagande des Alliés : l'expérience des tueries de Katyn, faussement attribuées aux Allemands, les avaient échaudés, et ils craignaient qu'en accréditant à son de trompe de telles rumeurs, les Allemands ne les prennent au mot en acceptant la visite d'une commission d'enquête neutre.

En laissant se propager de telles allégations, sans les démentir ni les confirmer, les spécialistes de la guerre psychologique laissaient la porte ouverte à toutes les manipulations pour le jour où les dirigeants allemands seraient dans l'impossibilité de réfuter des rumeurs transformées par le Tribunal de Nuremberg en accusation, puis en condamnation, suivant en cela les directives de Walter Lippmann, expert juif dans l'art de la manipulation de l'opinion publique, lequel avait déclaré dans le quotidien Die Welt du 20 novembre 1982 : « (...) le plus important à faire pour être vraiment assuré de la victoire est de soumettre les vaincus à un programme de rééducation, au terme duquel la propagande de guerre des vainqueurs trouvera sa place dans les livres d'histoire des vaincus et sera crue par les générations suivantes : c'est alors, mais alors seulement, que la rééducation peut être considérée comme réussie. »

Resté à Paris après la Libération, Robert Brasillach se livra à ses accusateurs en septembre 1944, quand ces derniers emprisonnèrent sa mère à sa place. Son procès se tint le 19 janvier 1945, quelques jours avant la libération du camp d'Auschwitz. Difficile dans ces conditions de « savoir » ce qui s'était réellement passé là-bas. Le maréchal Joukov lui-même, dont les armées libèrent le camp d'Auschwitz, néglige complètement d'en parler dans ses « Mémoires », publiés bien après la fin de la guerre. Un « détail » insignifiant, sans doute, pour ce quadruple « Héros de l'Union soviétique ». Autre « détail » mesquin ; pourtant friand de décorations, Joukov ne reçut aucune médaille de l'entité sioniste pour ce haut fait d'armes, qui pourtant devrait presque justifier à lui seul, selon la vulgate holocaustique, toutes les opérations militaires de la Deuxième guerre mondiale. Quant à Robert Brasillach, il reçut ses décorations d'un seul coup, au petit matin de son exécution...

Le 3 juin 1944, Robert Brasillach avait écrit ceci : « (...) il y a des gens qui font profession de mourir pour leurs idées pendant des dizaines d'années sans s'en porter plus mal. Il s'agit de ne pas en être. »

René-Louis Berclaz

Premièrement, pas de persécution. Pas de persécution, pas de pogrom, telle est la première position du nationalisme français devant la « Question juive ».

Nous l'écrivions en tête du numéro du 15 avril 1938 qu'avait composé Lucien Rebatet sur les Juifs à travers le monde : nous accuser de pousser à la guerre civile et à l'assassinat est la première erreur (et la première calomnie) de ceux qui condamnent l'antisémitisme.

Depuis le 15 avril, le temps a passé. L'importance de la « Question juive » est devenue évidente pour tous. Le rôle des Juifs bellicistes est apparu à des esprits aussi peu prévenus que M. Challaye. Gaston Bergery a déclaré que les Juifs étaient des hommes comme les autres, mais que, lorsque sur dix Français dans une administration, huit étaient Juifs, les Juifs n'étaient pas des Français comme les autres. C'est là, en effet, une part importante du problème.

Les humanitaires protestent contre l'idée du « numerus clausus », attentatoire, disent-ils, à la dignité humaine.

Répondons-leur ceci : lorsque les catholiques d'Angleterre, évincés des fonctions publiques par le roi anglican réclamèrent l'appui moral de Bossuet, le grand évêque leur répliqua qu'il n'y avait pas lieu à protestation, car on n'a pas besoin d'être fonctionnaire pour faire son salut, et le roi était libre dans son gouvernement.

Que sont donc les Juifs ?

Ce sont des étrangers. Et il n'y a aucune raison pour ne pas citer à nouveau notre numéro du 15 avril : « Dans une société bien faite, il ne devrait pas être plus fâché d'être un Juif à statut en France, que d'y être un Polonais, un Turc, un Anglais, un Allemand ou un Brésilien. C'est l'assimilation inconsidérée qui fait l'antisémitisme. » Nous n'avons pas changé d'avis.

Les Juifs sont des étrangers.

Qu'on ne nous parle pas des difficultés qu'il peut y avoir à faire les discriminations nécessaires. Cela n'est pas si compliqué : tout le monde sait ce que c'est qu'un Juif.

La France a la chance d'être un des pays où les Juifs se sont le moins mêlés au reste de la population (exception faite de quelques unions « aristocratiques » ou de haute bourgeoisie). Les lois allemandes ont été obligées d'autoriser un Juif sur quatre grands-parents pour les emplois subalternes, car plus de sévérité aurait été excessive dans un pays où les empereurs avaient favorisé les mariages mixtes. En France, la quasi-unanimité des habitants justifieraient d'ancêtres tous chrétiens, aussi loin qu'on puisse remonter. Ceux qui ont un ancêtre juif le savent. Qu'on retire la qualité de citoyen à tout Juif, demi-Juif, quart-de-Juif. C'est une mesure simple, juste, et qui n'a rien d'offensant : le peuple juif est une nation.

Qu'on ne nous parle pas des anciens combattants. Nous répéterons ce que nous avons dit : d'après les chiffres officiels de la Synagogue, il y a eu mille sept cents Juifs tués sur le champ de bataille (plus les Juifs d'Algérie), et nous nous souvenons qu'il y a eu cinq mille prêtres et religieux. Honneur aux mille sept cents Juifs morts ! Honneur aux anciens combattants ! Les lois Goga, en Roumanie, donnaient le titre de citoyen aux anciens combattants, ou aux fils des tués. Admirable mesure. Mais cette citoyenneté n'était pas héréditaire, car on ne sait pas ce que deviendra la race. Et cela aussi est très juste. Les Allemands admettent des « Aryens d'honneur », auxquels il faudrait aussi imposer cette limitation.

Nous n'avons aucun préjugé, et nous ne sommes pas racistes. Si un Juif est un grand médecin, pourquoi n'utiliserions-nous pas ses découvertes pour le bien commun de l'humanité, comme nous utilisons celles d'un Anglais ou d'un Italien ? Nous nous accordons le droit d'applaudir au cinéma Charlie Chaplin, demi-Juif ; d'admirer Proust, demi-Juif ; d'applaudir Jehudi Menuhin, Juif ; et la parole du Führer est portée par les ondes hertziennes, ainsi nommées du Juif Hertz. Nous remercions même tout particulièrement les Juifs qui s'attacheraient à mettre en valeur notre patrimoine français, qu'il s'agisse de la musique classique ou des poèmes du Moyen Age. Mais comme nous remercions le

Danois Nyrop d'avoir écrit la plus savante grammaire française. C'est que nous saluons les étrangers francophiles et que nous ne sommes pas xénophobes.

La règle d'or : « Les Juifs sont des étrangers » doit comporter ses conséquences, et toutes ses conséquences. Elles n'ont rien de terrible ni de vexant. C'est là-dessus qu'on doit édifier un statut juif, et les persécutions ont toujours été le fait de peuples anarchiques et mal assurés de leur puissance.

Nous nous rappellerons par expérience que ces étrangers sont d'une espèce particulière : ils s'appuient très volontiers entre eux, ils refusent de se désolidariser de la lie de leur peuple, et alors qu'un Français ne se sent rien de commun avec Landru, le Juif le plus intelligent et le plus fin est toujours gêné si l'on dit devant lui du mal de Bela Kuhn. Une méfiance supplémentaire est donc requise envers ce peuple dans son ensemble, et c'est pourquoi la naturalisation ne pourrait, par exemple, leur être assurée que dans des cas extrêmement rares, et toujours révocables. Encore une fois, cela n'implique ni persécution, ni haine envers les individus, ni méconnaissance des qualités juives. C'est une réaction de défense. L'antisémitisme n'est pas une invention allemande, c'est la tradition française.

Robert Brasillach, *Je suis Partout*, 17 février 1939

REVUE DE PRESSE

Jeanne d'Arc, la vérité sur un faux procès

« Un procès de dupes » ! C'est ainsi qu'Alain Bournazel présente le procès de sainte Jeanne d'Arc qui la conduira en 1431 au bûché, dans un nouveau livre qui vient de paraître sous le titre « Jeanne d'Arc, la vérité sur un faux procès » (Éditions Artna, 256 pages, 24,90€).

À partir d'une abondante documentation, l'auteur décrypte ce procès joué d'avance, fait avancer les protagonistes depuis le duc de Bourgogne qui captura la Pucelle avant de la vendre aux Anglais jusqu'au régent Jean de Bedford en passant par le roi Henri VI d'Angleterre et beaucoup d'autres. Accusée d'hérésies, la jeune fille fut finalement condamnée à mourir par le feu. Il ne faisait pas bon, remarque l'auteur, dans Rouen, siège de cette tragédie, de critiquer alors les responsables de cette forfaiture. Pour s'y être essayé, un religieux, le frère Bosquier sauva sa peau en reconnaissant ses erreurs de jugement et fut condamné le 8 août à s'en aller en prison pour un jeûne de pain et d'eau jusqu'à Pâques. L'étude d'Alain Bournazel s'étend jusqu'aux procès de réhabilitation et plusieurs annexes passionnantes donnent des informations importantes. Il manque peut-être à cet ouvrage un véritable chapitre conclusif par lequel l'auteur aurait synthétisé son approche et son travail qui paraissent dans une collection dirigée par l'historienne Dominique Paoli, par ailleurs responsable d'émission à Radio Courtoisie.

Victor Scribe, *Riposte Catholique*, 6 juin 2012

Emission n°95 : "JE SUIS PARTOUT ! Une anthologie événement "

En ce triste dimanche pour la France, Méridien Zéro a décidé de s'écarter des combats de nains et de prendre un peu de champ en vous proposant de rencontrer Pierre Gillieth, auteur et éditeur de l'anthologie de "Je suis partout", le célèbre hebdomadaire de l'avant-guerre et de l'occupation.

Une série impressionnante de plumes célèbres : Robert Brasillach, Lucien Rebatet, Pierre-Antoine Cousteau, Céline, Henry de Montherlant, Jacques Perret, Thierry Maulnier, Lucien Combelle, Jean Azéma et bien d'autres.

Pierre Gillieth sera accompagné de Philippe d'Hugues, critique de cinéma et préfacier de l'ouvrage

Emission présentée par Eugène Krampon et Wilsdorf.

<<http://meridienzero.hautetfort.com/archive/2012/05/03/emission-n.html>>

Le génie de Jeanne d'Arc

Jeanne d'Arc est appelée dans l'Histoire en pleine guerre de 100 ans, provoquée par une guerre de succession mais aussi par le désarroi lié au grand schisme d'occident. Le désordre politique et religieux de la chrétienté est d'autant plus menaçant qu'à l'est les musulmans se font de plus en plus pressants autour de Constantinople.

Jeanne est née en 1412 soit à la fin de la crise du grand schisme d'occident, elle meurt en 1431 année du début du concile de Bâle qui cherchera à unir la Chrétienté devant le péril musulman et elle est réhabilitée en 1455, après un procès de 5 ans, soit 2 ans après la prise de Constantinople par Mehmet II, comme pour consoler et renforcer la Chrétienté.

Dans ce contexte apparemment inextricable Jeanne apporte de son vivant et au delà sa mort, toute la solution par sa noble simplicité et son génie. Elle adore Dieu et veut servir son Roi. Elle est l'incarnation de la profonde conviction populaire qu'il n'y a de pouvoir qui ne vienne de Dieu. Jeanne est attendue.

Dans une époque de désunion des peuples avec le politique et le religieux, elle permet une vraie renaissance des institutions en renouant avec la hiérarchie des pouvoirs et donc leur légitimité: Dieu d'abord et le Roi ensuite.

Fleurir les monuments au courage et à la gloire de Jeanne d'Arc est notre contribution indispensable à notre libération. La Providence attend que nous appelions au secours comme les apôtres pris dans la tempête du lac de Tibériade. Nos bouquets seront comme ces 5 pains et ces 2 poissons apportés par l'enfant sans lesquels Jésus n'aurait pas consenti à miraculeusement nourrir 5000 personnes. Ces fleurs sont notre part indispensable du miracle.

Stéphanie Prévot 01/03/2012

Bulletin de l'association des amis de Robert Brasillach

Décidément, ça travaille dur ces derniers temps à l'association fondée par Pierre Favre ! Peu après le n°123 dont nous vous avons parlé dans le numéro précédent, voici que paraissent coup sur coup deux livraisons. D'abord un gros dossier (n°124) entièrement consacré à « l'affaire Le Pen Brasillach ». Rappelons les faits : Jean-Marie Le Pen, toujours en super forme, termine un discours en citant « L'Enfant Honneur », poème qui n'est en rien politique, on le sait. Aussitôt, les vierges autoproclamées de la vertu républicaine montent au créneau, effarouchées (les pauvres !) parce qu'un homme politique a pu citer un écrivain collaborationniste ! Toute l'affaire est exposée dans le numéro, les réactions et réactions aux réactions, communiqués de presse, et aussi interventions sur internet. Quelques commentaires de notre part à la lecture de ce dossier : ce que Le Pen a dit dans son discours, avant la lecture de ce poème, nous n'en saurons rien. Les médias feignent l'indignation ont profité de l'affaire pour ne pas nous communiquer l'essentiel du discours de Le Pen. Deux : le poème lui-même n'est jamais cité, mais seulement la fameuse phrase sur les Juifs, qui n'est pas dans le poème, et que l'on sort de son contexte pour lui faire dire autre chose que ce qu'elle dit. Trois : Marine Le Pen a bien réagi en distanciant l'homme et la politique, affirmant qu'elle lit Baudelaire sans être elle-même ni droguée ni syphilitique ! Quatre : Bernard Antony (ex Romain Marie) nous régale d'une réplique de toute beauté (« Est-il donc interdit de le citer alors que l'on peut, sans aucun risque de lynchage médiatique, écrire que l'on aime des vers d'Aragon ? Or, Aragon ne fut-il pas sur le plan politique une abominable crapule stalinienne ? Ce surréaliste, surréalistement odieux, encensa en effet d'une manière stupéfiante les exterminations de la tchéka et du Guépéou ».) Cinq : on apprendra à l'occasion que le grand compositeur grec Mikis Theodorakis, idole de la gauche, est un antisémite convaincu ! Et six, ce sera notre conclusion : tout ce ramdam aura eu finalement un effet bénéfique (Merci Jean-Marie !), celui de faire parler de Brasillach dans les grands médias et empêcher que son nom tombe dans l'oubli. Un dossier passionnant, donc à lire de toute urgence ! Le n°125 est, lui, un hommage à François Brigneau. Le grand polémiste est décédé le 9 avril 2012. La grande presse a, bien entendu, été plus discrète concernant cet événement. On lira dans ce dossier les articles de la presse amie, des textes d'internet, dont l'hommage à Brigneau de Bruno Gollnisch qui fut très vite censuré et enlevé par les grosses têtes du FN, [...] et enfin une nouvelle peu connue de Brigneau, « La dernière classe ou naissance du ghetto », parue en 1985 et inspirée d'Alphose Daudet. Passionnant !

Altaïr n° 154, Noël 2012

L'épidémie de grippe porcine, souche AB + dite « grippe sibérienne », variante de celle de Hong Kong, qui frappa le monde en hiver 1999 fut particulièrement mortelle chez les personnes âgées. On estima à environ quinze mille le nombre de vieillards qui en furent victimes en Europe et en Amérique du Nord. À Birmingham mourut un officier de la Royal Air Force, Thomas Birthy, 97 ans.

À Santa Monica un autre vétéran de la Seconde Guerre Mondiale bardé de médailles, Jefferson Mac Douglas, 95 ans, avalait son extrait de naissance. À Toula c'est l'ancien sergent Andreï Garenov 96 ans, qui passa de vie à trépas. Et en France, dans la bonne ville de Clermont-Ferrand, dame Faucheuse inscrivit sur son carnet de bal pour la dernière fois l'ancien maquisard FTP Lucien Guinboulet qui allait tout juste fêter ses 99 ans... Requiem in Pace.

Ces vieillards-là eurent les honneurs médiatiques de leurs pays respectifs. Il faut dire qu'ils n'étaient pas n'importe qui. Des anciens combattants, des vainqueurs, des héros. Des gens forcément irréprochables, forcément dignes d'intérêts puisqu'ils avaient terrassé « la bête immonde ». Des gens à admirer, dorés sur tranche, qui dis-je, les preux chevaliers des droits de l'homme et de la démocratie.

Emouvante cérémonie au cimetière d'Arlington. Le secrétaire d'Etat à la Défense, Cohen, s'est personnellement déplacé, et c'est lui qui lut l'oraison funèbre de Mac Douglas. Mac Douglas, le héros de la bataille de Normandie. Des images resurgissent du passé et l'assistance revoit la campagne de France. Second lieutenant Mac Douglas servant dans le XII^e Corps blindé. La bataille de Falaise. Les combats au corps à corps. La contre-offensive désespérée de la division SS Hitlerjungend sous les ordres de Dietrich...

Mac Douglas qui rassemble sa section, qui détruit un char Tigre, qui obtient une médaille. Puis une seconde dans les Ardennes, et une troisième à Aachen, et une quatrième à Remingen.

Mac Douglas a bien mérité de la patrie. Vraiment, c'est grâce à des gens comme Mac Douglas que la barbarie a été vaincue. Bien sûr, il y a eu cette sombre histoire à Metz, cette gamine de quatorze ans... mais enfin, Française, Lorraine, Alsacienne, Allemande... Elles partent toutes étranger. Et puis c'était la guerre.

Bien sûr, il y a eu le camp de concentration de Rheinberg où le vainqueur américain internait les débris de la Wehrmacht tombés entre ses mains... Eisenhower l'avait dit : il fallait les « traiter à la dure ».

À Rheinberg, il n'y avait que de féroces guerriers : le plus vieux n'avait que 80 ans et le plus jeune était un adulte de 8 ans.

Que des hommes en état de porter les armes. Et bien traités, mieux que les prisonniers faits par les Allemands. Les internés ne bénéficiaient-ils pas de 800 calories par jour, autant qu'à Bergen-Belsen ? Devant le cercueil de Mac Douglas qui tombe dans la fosse, personne ne pense au million d'Allemands morts à Rheinberg ou à Hechtsheim. De plus, l'Amérique est le phare de la démocratie, alors...

N'oublions pas que l'Histoire est écrite par les vainqueurs comme disait Brasillach qui en est mort... Mac Douglas est un héros de la liberté, point final, pensent en toute bonne conscience les officiels américains.

Emouvante cérémonie au cimetière de Cannock. Le ministre de la Défense, Robertson s'est personnellement déplacé, et c'est lui qui à lu l'oraison funèbre de Birthy. Birthy, le héros de la bataille d'Angleterre. Des images resurgissent du passé, et l'assistance revoit la guerre aérienne. Les premières missions sur les antiques *Gladiator* contre les tout aussi antiques CR-32 italiens.

Les victoires avec les bons vieux *Spitfire* contre les *Messerschmidt* allemands. Sa nomination comme pilote de bombardier. Les missions périlleuses sur Le Havre avec des *Blenheim* poussifs. Puis la montée en puissance progressive de la Royal Air Force. Les raids massifs sur l'Allemagne, son

superbe *Lancaster*, 18 missions sans casse sur Hambourg, Berlin, Cologne, Dresde... Birthy à bien mérité de la patrie. Vraiment c'est grâce à des gens comme Birthy que la Barbarie a été vaincue. Bien sûr, il y avait des civils dans ces immeubles, des femmes, des enfants ! Bien sûr qu' il savait qu'en lâchant ses bombes au phosphore sur le grand cirque de Dresde cela aurait pour conséquence des centaines de gamins brûlés vifs ou gazés par les vapeurs mortelles des incendies. Et pourquoi visait-il systématiquement les hôpitaux et les écoles ? Mais enfin, disait Churchill, ce n'était que de sales boches, des barbares, des gens inférieurs à la perfection du sujet de sa Très Gracieuse Majesté. Et puis, c'était la guerre. Devant le cercueil de Birthy qui tombe dans la fosse, personne ne pense aux 250'000 Allemands morts à Dresde. N'oublions pas que l'Histoire est écrite par les vainqueurs, comme disait Brasillach qui en est mort... Birthy est un héros de la liberté, point final, pensent en toute bonne conscience les officiels britanniques.

Emouvante cérémonie au cimetière Toula. Le ministre de la Défense Sergueev s'est personnellement déplacé, et c'est lui qui a lu l'oraison funèbre de Garenov. Garenov, le héros de la « Grande guerre patriotique ».

Des images resurgissent du passé, et l'assistance revoit la campagne de Russie. La débâcle du premier été, les unités encerclées et tour à tour détruites. La bataille désespérée sous les murs de Moscou, la contre-attaque inespérée des sibériens... Garenov qui se bat à Stalingrad, qui gagne ses médailles sur le Don, qui participe à la reconquête de son pays. Le rouleau compresseur soviétique qui broie l'est de l'Europe, qui écrase les pays baltes, qui submerge la Prusse Orientale, qui éventre la Pologne, qui dévore l'Allemagne et s'en va mourir loin, bien loin des murs écarlates du Kremlin, dans une ville appelée Torgau. Garenov, sergent décoré de l'Ordre de Lénine, militant communiste fanatique, remarqué par le commissaire politique Rabinsky. Garenov a bien mérité de la patrie. Vraiment, c'est grâce à des gens comme Garenov que la barbarie a été vaincue. Bien sûre, il y eut Neugamme.

Garenov, sergent-chef en 1945, qui arrive dans un petit village de Prusse Orientale, qui rassemble la population civile. Le pillage, les mises à mort. L'abominable calvaire des femmes, enfin... pas que des femmes, la plus jeune, violée par Garenov en personne, n'avait que six ans. Les enfants crucifiés sur les portes des granges, plusieurs centaines de morts en une nuit d'horreur. Mais en février 1945, Garenov n'était pas une exception.

Dans l'armée Rouge, celle qui « libérait », il était une généralité. Le communisme était une idéologie égalitaire ; ce que subirent les Allemandes ; les Hongroises, les Polonaises, les Lituaniennes, les Tchèques, les Lettones et les Estoniennes le connurent. Et puis, c'était la guerre. Et quand on incarne « la patrie des travailleurs », l'élite du genre humain, on peut tout se permettre. Devant le cercueil de Garenov qui tombe dans la fosse, personne ne pense aux trois millions et demi d'Allemands morts en Europe de l'Est. N'oublions pas que l'Histoire est écrite par les vainqueurs, comme disait Brasillach qui en est mort...

Garenov est un héros de la liberté, point final, pensent en toute bonne conscience les officiels russes.

Emouvante cérémonie au cimetière de Clermont-Ferrand. Le ministre de la Défense, Richard, s'est personnellement déplacé, et c'est lui qui a lu l'oraison funèbre de Guinboulet. Guinboulet, le héros de la résistance. Des images resurgissent du passé, et l'assistance revoit la libération. Les maquis de l'Auvergne, la « Cinquième Région Militaire », les opérations coups de poing contre les unités allemandes en retraite, les sabotages contre les ponts, les voies de chemin de fer, les usines... Guinboulet a bien mérité de la patrie. Vraiment, c'est grâce à des gens comme Guinboulet que la barbarie a été vaincue. Bien sûr, il y eut les « erreurs de l'épuration ».

Guinboulet, à la tête de ses FTP y participera plus souvent qu'à son tour. S'il n'y avait eu que des femmes tondues cela aurait pu passer pour des bavures. Ce sont des choses que l'on oublie. Mais il y eut les meurtres. Une centaine. Des paysans qui

avaient commis le crime d'être riche. Un pâtissier dont on avait arraché les yeux pour le punir de lire l'Action Française. La jeune fille que l'on tortura et viola durant plusieurs jours parce qu'elle avait refusé les avances d'un gars du maquis. Les gamins du milicien assassinés pour qu'aucun témoin ne survive. Pour Guinboulet, tout ceci était parfaitement normal. Une personne que le maquis n'aimait pas, même pour des motifs privés, était forcément une ennemie de la République, forcément une ennemie de la démocratie et de la liberté, et donc, elle devait mourir, comme le déclarait unanimement toute la presse de la Résistance. Et puis, c'était la guerre. Devant le cercueil de Guinboulet qui tombe dans la fosse, personne ne pense au 150'000 morts de l'épuration sauvage. N'oublions pas que l'Histoire est écrite par les vainqueurs, comme disait Brasillach qui en est mort... Guinboulet est un héros de la liberté, point final, pensent en toute bonne conscience les officiels français.

Passèrent la fête et les flonflons. On rangea les discours de circonstance et chacun retourna chez soi. Ne restaient que ces tombes couvertes de fleurs et un vent qui renvoyait en écho les compliments aux quatre coins du cimetière, des mots qui s'envolaient vers le ciel, chantant les louanges des trépassés : « héros », « démocratie », « dignité », « civilisation », « lutte contre la barbarie », « heures les plus sombres ». Les défunts croyaient-ils en Dieu ? En tous cas, leur âme venait à peine de se détacher de leur corps qu'ils eurent la preuve de son existence. L'heure du Jugement était arrivée. Ils étaient confiants. Et vous aussi, j'espère.

Ne vous a-t-on pas dit qu'ils étaient des héros ? Des modèles.

Dieu est Justice. Dieu est omniscient. Dieu est infailible. La sentence tomba, implacable. Elle tomba comme une crosse américaine sur un mort-vivant en haillons. Elle tomba comme une bombe anglaise sur une école. Elle tomba comme un sabre russe sur la gorge d'un enfant. Elle tomba comme une baïonnette française dans le corps d'un Français. Le tonnerre ébranla le ciel. Un ange noir, procureur céleste, pointa son doigt inquisiteur vers ces héros ici-bas catalogués comme assassins par Sa Justice. *Damnés !!!* Le fléau de la justice pencha à gauche. Aussitôt, les quatre âmes glissèrent vers la géhenne et la souffrance éternelle. Leurs médailles et les louanges de leurs contemporains n'effacèrent en rien leurs crimes. Au contraire.

Du Paradis, un vieil homme, les mains dans le dos, regardait les âmes tomber. Il fut rejoint par un autre vieillard, la moustache blanche, en uniforme de Maréchal de France.

- Alors, gamin, apostropha le militaire, qu'en pensez-vous ? Le second vieillard réajusta le gamma blanc qu'il portait épinglé sur sa veste et murmura : « Maréchal, la seule justice est ici. » Le vieux vainqueur calomnié hocha la tête avec satisfaction...
- Vous avez raison, mon petit Paul. Parfaitement raison... Ne traînons pas, Brasillach et Henriot nous attendent.

Henri De Fersan
« Justice est faite », *Contes d'Europe IV*

N'oubliez pas de consulter notre blog :

<http://arb6245.over-blog.net>

L'actualité sur Brasillach au quotidien !

Pour respirer en politique et ailleurs

« Oui, nous éprouvons souvent le besoin d'aller respirer ailleurs quand l'air ambiant est saturé de médiocrité. C'est à quoi je songeais en lisant l'intelligent petit livre que Francis Bergeron vient de consacrer à Maurice Bardèche, un nom à retenir et à retrouver, associé à une vie exemplaire. L'itinéraire de Maurice Bardèche (1907-1998) fut celui d'un intellectuel de haut niveau que son amitié pour son beau-frère, Robert Brasillach, projeta dans un engagement de fidélité absolue après l'exécution de ce frère, le 6 février 1945. Maurice Bardèche est emblématique de ce qu'en politique, j'appelle le « corps mystique » des hommes de foi, par opposition aux hommes de pouvoir. Bardèche n'a jamais fui les conséquences de ses engagements. Il poussa même la fidélité jusqu'à la provocation, se prétendant par exemple « fasciste » après 1945, alors que cela n'avait plus de signification, sinon rétrospective. Curieux fasciste en vérité, que cet esprit fin, érudit, amoureux des lettres, empreint de gentillesse, qui ne se s'engagea sous le fantôme des faisceaux qu'après leur défaite.

(...)

L'exécution de Robert Brasillach, le 6 février 1945, avait fait de lui un autre homme : « *Un régime qui pouvait mettre à mort un être aussi généreux, aussi pur, qui le tuait pour des mots, pour une opinion, avait en lui un principe de mal. J'étais le témoin de Robert Brasillach. Sur lui, je ne pouvais pas me tromper.* » Désormais, il se voua à son beau-frère mort, à la défense de son œuvre et de son engagement. Dans cette tâche, il révéla une violence de plume et une témérité qui attirèrent sur lui quelques ferventes sympathies et beaucoup de haine. En 1948, il fondait sa propre maison d'édition, Les Sept Couleurs, titre d'un roman de Robert Brasillach. Il y publia aussitôt *Nuremberg ou la terre promise*, pamphlet qui anticipât avec une incroyable lucidité sur ce que serait le « nouvel ordre mondiale » imposé plus tard par l'hyperpuissance américaine. Le livre fut saisi et son auteur condamné. Avant tout le monde, Bardèche avait perçu les implications de la nouvelle justice sans frontières qui allait s'étendre sur le monde. Dans la prétention d'ériger un tribunal international en juge des nations, sous prétexte de crimes contre l'humanité, Bardèche identifia un principe nouveau de la vie politique : « *La souveraineté nationale, désormais, n'existait plus... La nation n'était plus qu'une parcelle géographique d'un tout appelée humanité... Désormais nous n'aurions plus aucun droit d'être ce que nous sommes, de défendre ce qui nous appartient, d'être chez nous sur une certaine partie de la terre. Nous n'étions plus que des fourmis qui se trouvaient la par hasard sur un certain tas de sable appartenant à tous les hommes et sur lequel tous les hommes pouvaient s'installer...* » Il faut retenir et méditer cette intuition précoce.

En décembre 1952, Maurice Bardèche lança une revue de combat, *Défense de l'Occident*, qui, jusqu'à son 194^{ème} et dernier numéro, en novembre 1982, fut un rendez-vous intellectuel de la droite radicale. Parallèlement, il poursuivait une œuvre littéraire importante, ponctuée par une succession d'ouvrages sur *Stendhal* (1947), *Marcel Proust* (1971), *Balzac* (1980), *Flaubert* (1988), *Céline* (1986), *Léon Bloy* (1989). Il a également publié plusieurs essais politiques, notamment *Sparte et les Sudistes*, (1969) dans lequel il reprochait aux nationalistes français d'avant 1940 leur confondante myopie. Ils ont pris, dit-il, la défaite de 1870 pour l'événement capital de l'histoire, alors que le destin du monde s'était joué sept ans plus tôt dans la vallée de Gettysburg sans qu'ils l'aient vu. « *La défaite du général Lee était infiniment plus grave pour notre avenir que la perte de nos provinces. C'est un nombrilisme pire encore qui avait concentré toute l'attention des Français sur l'affaire Dreyfus, cultivé un militarisme puéril, nourri (l') esprit de revanche, alors que tant de nouvelles menaces étaient présentes dans le monde.* »

Dominique Venner, 5 juin 2012

<http://www.dominiquevenner.fr/2012/06/pour-respirer-en-politique-et-ailleurs/>

NOS AMIS ONT ECRIT

C'est en 1981, que, jeune blanc-bec de première candidature (la première année du cursus universitaire dans la Belgique d'alors), j'ai, pour la première fois, rencontré Alain de Benoist. Il participait à un colloque international sur la défense de l'Europe, où il avait, de superbe façon, mouché le secrétaire général de l'OTAN, pâle partisan de la mise sous tutelle de l'Europe. Cet homme, qui venait de publier un *Comment peut-on être païen ?* aussi stimulant qu'indigeste et que les conformistes de tout poil présentaient comme un inquiétant chef d'orchestre, révélait sa nature profonde: un personnage singulier, hors norme ; bref, à suivre. Trente ans ont passé, et bien des livres, que je n'ai généralement jusqu'en diagonale, rebuté par la manie qu'Alain de Benoist, en autodidacte atteint de collectionnisme (et friand de *name-dropping*, si l'on me passe cet anglicisme), a de multiplier citations et énumérations au risque d'obscurcir sa pensée et de donner le tournis à son lecteur. Toutefois, depuis tout ce temps, le personnage n'a cessé de m'intriguer et j'ai suivi ses interventions dans *Eléments*, *Nouvelle Ecole* et *Krisis*, trois revues de haut niveau et d'une rare liberté de ton, dont on dira un jour l'importance pour l'histoire non seulement des idées, mais aussi d'une sensibilité antimoderne. Surtout, en dépit d'inévitables divergences (mais qu'importent celles-ci à partir d'un certain niveau et dans la longue durée ?), j'ai été scandalisé par l'ostracisme dont il est depuis si longtemps victime, car Alain de Benoist est sans doute l'intellectuel français le plus systématiquement passé sous silence. Son crime ? Avoir ouvertement appelé – et travaillé sans relâche – au renouvellement de la pensée conservatrice et continuer, contre vents et marées, de défendre des valeurs aujourd'hui diabolisées par la doxa dominante: « sens de l'honneur, courage, fidélité à la parole donnée, exigence vis-à-vis de soi-même, désintéressement, sens du sacrifice et de la gratuité ». En Angleterre et aux Etats-Unis, en Italie et en Allemagne, il serait l'hôte des grands journaux et des éditeurs de premier plan.

C'est dire si j'ai lu avec plaisir le magnifique livre d'entretiens qu'il vient de publier avec François Bousquet, *Mémoire vive*, ouvrage important en tant que portrait d'un homme qui, tout seul et non sans panache, a décidé, à la fin de la Guerre d'Algérie, de bâtir une Contre-Encyclopédie en se fondant sur une sorte de CNRS parallèle et vaguement clandestin.

Au fil des pages, grâce à la pertinence d'un interrogateur tout sauf complaisant, l'homme, que l'on croyait enseveli sous un monceau de fiches (des frères de Jésus à la génétique, du cinéma néo-réaliste italien aux traditions de Noël, tout intéresse cet érudit boulimique !), l'homme apparaît, ému aux larmes par le *Journal* de Drieu, horrifié par l'homogénéisation du monde, amoureux inconditionnel de la langue française (cas peu fréquent chez les intellectuels, souvent cacographes) et des chats, penseur radical à la courtoisie rare (comme peuvent en témoigner ses correspondants du monde entier), défenseur des cultures et des langues minoritaires, assumant souverainement ses contradictions, qui sont le sel de la vie. En un mot comme en cent, ce livre-là d'Alain de Benoist, je l'ai dévoré ! Qu'il évoque Abellio ou Koestler, Heidegger ou Gripari, le règne funeste de l'argent ou l'écologie radicale, qu'il réduise en miettes une certaine droite (aux pages 273 et 274) ou qu'il déplore le manque d'interlocuteurs dans un monde francophone décidément verrouillé, Alain de Benoist – Fabrice pour les initiés – force son lecteur à considérer une idée sous des angles inattendus et, ce faisant, joue son rôle d'éveilleur.

Mémoire vive est bien davantage que le portrait d'un penseur atypique ou même que le tableau d'une époque : un manifeste contre la décadence.



Christopher Gérard
Alain de Benoist, *Mémoire vive. Entretiens avec François Bousquet*,
Ed. Bernard de Fallois, 330 pages, 22 €

Compte rendu du Bulletin 123

De son côté le Bulletin de l'Association des Amis de Robert Brasillach (n° 123 été 2012, case postale 3763, CH-1211 Genève 3) [que nous remercions au passage de ne jamais manquer une occasion de nous citer en reproduisant une partie des articles au cours desquels nous parlons de Robert Brasillach], rend également hommage à Jeanne d'Arc en publiant quelques extraits d'articles de journalistes amis. Y figure en particulier ce que disait François Brigneau, dans *National Hebdo*, en février 1990 quand il rappelait que Brasillach a écrit une pièce sur Jeanne, *Domrémy*, qui est son histoire ressentie et commentée pas son village et une adaptation scénique : *Le procès de Jeanne d'Arc*.

Lectures françaises

Le cimetière, une société en miniature avec ses codes, ainsi du columbarium

Antoine Blondin - C'est une étrange demeure, que l'on prend de loin pour un cloître italien en lisière d'un bouquet d'arbres. À y regarder de plus près, c'est la réplique de ces immeubles-termitières qui s'élèvent sur l'emplacement des anciennes fortifications : concentration verticale, simplification, uniformité, voir hygiène ; mais on regrette que le sens pratique marque la fin d'une civilisation des nuances. Au-delà, c'était les faubourgs de la nécropole d'une géométrie moderne et ingrate, noircis par la fumée des crématoires ; et plus loin, la zone de concessions à peine trentenaires, des mal-enfouis, prolétariat des ombres sans fleurs, ni couronnes, ni épitaphes parfois. C'est la partie militante du cimetière, où reposent de vieux compagnons de barricade et leurs adversaires fraternels, couchés dans le même sommeil sans faux plis des insurgés. On y peut mesurer sans tourner la tête l'espace entre Vaillant-Couturier et Robert Brasillach, qui marchait à l'autre aile.

Liv'Arbitres, n°6, Automne 2011

Bulletin de l'association des amis de Robert Brasillach

Numéro 109 est un dossier de presse reproduisant les articles consacrés à un livre médiocre : « Intelligence avec l'ennemi. Le procès Brasillach ». On en retiendra que l'ouvrage est mauvais parce qu'écrit par une Américaine d'abord, et ensuite par une opposante farouche à nos idéaux, et à Brasillach en particulier. Tant mieux, cela nous évitera de devoir acheter le livre. On utilisera plutôt cet argent à payer sa cotisation à l'association des Amis de Brasillach, case postale 3763 CH-1211, Genève, Suisse.

Altair, Juin 2002

Bulletin de l'association des amis de Robert Brasillach

Un second numéro, le 110, est consacré au livre d'Alice Kaplan. C'est faire beaucoup d'honneur à un travail médiocre que la poubelle seule mérite d'accueillir. Mais la rédaction estime que c'est justement l'occasion de réfuter ces « Kaplâneries » qui sont recueillies comme il se doit par les médias aux ordres. Tous ceux qui aiment ce grand homme que fut Brasillach devraient être membre de ce club qui existe depuis très longtemps et publie beaucoup d'excellentes choses. Case postale 3763 CH-1211, Genève, Suisse.

Altair, mars 2003

Entre Céline et Brasillach

Brasillach, le tendre le chantre de la jeunesse, de l'amitié, de la beauté, nourri de culture gréco-latine, nostalgique du temps qui passe, écrivain au génie foudroyant... Céline, pleurnichard et révolté, toujours furieux contre le monde entier, à la phrase cassée et au style désordonné, brillant plus par ses procédés que par son génie... Deux hommes on ne peut plus dissemblables qui sont pourtant souvent mis dans le même sac comme « écrivains collaborationnistes ». Quelles furent leurs relations ? Que pensaient-ils l'un de l'autre ? Cet ouvrage tente de répondre à la question. Nous avons d'abord le témoignage d'Henri Poulain, qui fut secrétaire de rédaction de « Je suis Partout », ami de Brasillach et admirateur de Céline. Et ensuite une longue étude de Mars Laudeloup qui démontre que les deux hommes ne s'aimaient pas, même si parfois ils s'efforcèrent d'être aimables... Une troisième partie nous offre quelques textes intéressants et peu connus : un article de Brasillach intitulé « De l'obscénité dans l'art » qui condamne directement Céline : « Il y a un conformisme de la grossièreté comme il y en a un de la pudeur, et ni l'un ni l'autre n'ont rien à voir avec la création et l'indépendance véritables. » Puis une lettre de Brasillach à Henri Poulain sur « Notre avant-guerre ». Et enfin une bibliographie bien fournie. Tout cela est fort intéressant et agréable à lire. Éditions du bulletin célinien BP 70 B-1000-Bruxelles 22.

Altair, Noël 2003

Bulletin de l'association des amis de Robert Brasillach

Nous avons maintes fois mentionné cette association qui maintient courageusement, depuis les années cinquante, la mémoire de l'écrivain assassiné. L'activité principale de l'association était la parution de ses fameux « Cahiers » dont les premiers sont très recherchés et atteignent en librairie ancienne des cotes assez étonnantes. Si le dernier « cahier » paru remontait à l'an 2000, le retard est maintenant rattrapé avec la parution des deux énormes volumes intitulés « Brasillach en toutes lettres », et couvrant le période de 2001 à 2004. Plus de huit cent pages de lecture passionnante : un véritable exploit ! Cécile Dugas a recherché les passages les plus significatifs de l'œuvre, les a classés par thèmes et numérotés, comme dans le « dictionnaire politique et critique » de Maurras. Avec deux index, l'un pour les thèmes traités, l'autre pour les noms de personnes citées. Si vous voulez donc savoir ce que Brasillach pensait du catholicisme, de la ville de Tolède, du communisme ou de la femme, ou de centaines d'autres sujets, vous le trouverez en quelques secondes. Un travail magistral, qu'aucun homme de droite un tant soit peu cultivé ne peut manquer de lire, relire et garder précieusement dans sa bibliothèque !

Altair, Noël 2004

Carnet de Roger Stéphane

Longuement vu les Aragon. D'abord Elsa seule, réellement charmante, puis Louis qui est venu se joindre à nous. Comme je critiquais l'attitude de Claude Roy lors du procès Brasillach, attitude d'ami infidèle, je subis une longue tirade d'Aragon dont la voix se fait plus sifflante que jamais : « J'ai toujours détesté l'amitié, dernière hypocrisie sociale. Je n'ai pas d'amis. Je n'ai que des relations. Quand je rends service à quelqu'un, c'est toujours impersonnellement, en fonction de la cause qu'il sert, que je sers. Je ne demande pas de reconnaissance et n'en témoigne jamais. » Devant ma surprise : « Mais je ne force personne à partager mon point de vue. » Comme pour me rassurer, Elsa ajoute très doucement : « Moi, j'ai des amis. » (27 décembre 1945)

Roger Stéphane, *Fin d'une jeunesse, carnet 1944-1947*, La Table ronde 2004

Le voleur d'étincelles

Un jour que je quittai le square Séverine,
Je me mis à longer la ruelle déserte,
Illuminant la capitale citadine,
Mon instinct me guidant jusqu'à l'église verte.

Vous étiez sous l'humble et morne pierre grise,
Cher Robert Brasillach, âme désenchantée,
Tant de vos proches jetant sur moi leur emprise,
Chaque stèle semblant de douleur habitée.

Paul Marion, sanglé dans sa claire tunique,
Une jeune grisette au regard angoissé,
Les deux fils de Malraux, morts de façon tragique,
Et Lauze, le doux peintre à la tombe oubliée,

Tant d'œuvres m'appelaient, tant d'ombres inconnus,
Que je quittai Charonne, et ses balcons en fleurs,
Heureux d'être parmi ceux qui on survécu,
Des poètes meurtris aux fiancées en pleurs.

Joël Laloux, *Altair*, septembre 2006

Xavier Vallat quarante ans après...

Nous avons la joie d'accueillir désormais dans nos colonnes et dans celles d'*Ecrits de Paris* la signature du monarchiste Michel Fromentoux, pilier depuis 1972 d'*Aspects de la France* puis de *L'Action française 2000*, qui nous livre un premier article à l'occasion du quarantième anniversaire de la mort de Xavier Vallat qui fut le directeur d'*Aspects de la France*.

Curieusement, cet article, pourtant pondéré, a été refusé par la nouvelle direction de *L'Action française 2000* au motif qu'il nuisait à la nouvelle image que l'équipe entend donner désormais à l'AF qui devient hélas de plus en plus un journal gaulliste, philosémitisme voire... mariniste !

Nous vivons vraiment l'époque de tous les reniements et de tous les ralliements. Pour notre part, nous resterons plus que jamais fidèles aux maîtres du nationalisme, de Drumont à Barrès en passant par Maurras et Bardèche, sans oublier bien sûr le maréchal Pétain, Robert Brasillach et Xavier Vallat que Michel Fromentoux a bien connu et qui lui rend ainsi l'hommage auquel il a droit.

Jérôme Bourbon, *Rivarol* 6 janvier 2012

François Brigneau

À la suite de la notice nécrologique consacrée à François Brigneau (F&D 335), le Pr Robert Faurisson nous a envoyé une lettre que celui-ci lui avait envoyée en avril 2008, peu après le décès de son épouse. Nous la reproduisons ici (hormis des passages trop personnels) car elle résume à la perfection le style du plus brillant polémiste français de la seconde moitié du XXe siècle et son exceptionnel courage intellectuel qui lui fit embrasser le révisionnisme. « Cher Professeur, votre lettre est du 18 février. J'aurais mis plus de deux mois à vous répondre. C'est pourtant celle-là qui m'a été la plus précieuse. Peu de jours on passé sans que je me répète : « Quand j'écrirai à Robert Faurisson... » Mais je ne pouvais traîner à ma table. L'aurais-je pu que les mots ne seraient pas venus pour autant. J'étais devenu l'émule cardinal de la Balue qui dans sa prison où le tenait Louis XI ne pouvait se tenir assis, couché ou debout. Comme l'âge et le chagrin n'améliorent pas la décrépitude, vous voyez où j'étais.

Tout m'était effort et tout me semblait vain. Pourtant je ne cessais de me dire : « Quand je vais écrire à Robert Faurisson... » Je lui dirai d'abord que moi aussi je pense beaucoup à lui... à la leçon de courage, de persévérance, de sérieux, de simplicité dans le sacrifice qu'il nous aura donnée. » Je n'allais pas plus avant. Après mon discours s'embrouillait. Mais toujours revenaient les mots clés : leçon, courage, sérieux, simplicité, sacrifice. Dans la dernière partie de ma vie, vous êtes celui qui m'aura le plus apporté. Quand quelquefois je baissais les bras, quand l'inutilité de mon engagement entêté se révélait d'une façon trop cruelle, je me disais : « Pense à Robert Faurisson... » Et cela me fouettait un peu la couenne. Curieux quand même que les deux hommes qui auront compté (le) plus pour moi, se prénomment tous les deux Robert (allusion à Robert Brasillach)... Je n'ai pas encore mis un pied dehors. Je suis incapable de tenir une assez longue conversation. Néanmoins, si vous passez au Vésinet, poussez jusqu'à Saint-Cloud. J'ai encore quelques flacons qui seraient flattés d'être appréciés par vous. Meilleure santé pour votre épouse. En juillet, il y aura 60 ans que j'avais rencontré la mienne, c'était à Saint-Germain des prés, à la Rhumerie martiniquaise. Je draguais avec Blondin. Il faudrait mettre une plaque. [...] À vous cher Robert Faurisson avec toute mon amitié et ma gratitude. » François Brigneau avait consacré l'un de ses *Dernier Cahiers* à Robert Faurisson sous le titre *Mais qui est donc le professeur Faurisson ?* (Publications FB, 41 rue des Tennerolles, 92100 Saint-Cloud). François Brigneau est en ligne sur notre site www.faitetdocuments.com

Faits et documents, 15 au 31 mai 2012

Droit de réponse

D'Adriano SCIANCA, auteur du livre *Casapound, une terrible beauté est née* :

C'est avec un certain orgueil que j'ai appris qu'une publication historique de la droite française comme RIVAROL avait dédié un long article à la traduction de mon livre *CasaPound, une terrible beauté est née*. Confiant en votre courtoisie, j'imagine que vous accepterez de m'offrir à mon tour un espace équivalent afin de pouvoir répondre aux vives et spécieuses critiques de M. François-Xavier Rochette.

Contrairement à la méthode utilisée par ce dernier envers moi, je ne compte pas profiter de cet espace pour attaquer, avec des stéréotypes simplistes et choquants, le peuple français dans son ensemble, peuple envers lequel je ne nourris bien évidemment aucune animosité particulière. D'ailleurs qui a lu mon livre sait que Robert Brasillach – qui n'est ni un « nihiliste » ni un « postmoderne » - a énormément influencé ma vision de monde et est amplement cité dans mon ouvrage. Il est certainement regrettable de penser que le lecteur de RIVAROL ne le saura jamais suite à sa lecture de l'article de François-Xavier Rochette qui n'en parle pas une seule fois. Il ne cite pas non plus Pavolini, D'Annunzio ou Marinetti et l'école de la « mythique fasciste ». Il ne cite pas davantage Nietzsche, Heidegger, Schmitt, Spengler. En revanche, il cite David Bowie et Led Zeppelin pour tenter de prouver que, Via Napoleone III (NDLR : le siège romain de Casapound), vivent des jeunes gens modernes, trop modernes, vêtus de t-shirts de rebelles et se noyant dans la décadence.

L'article ne cite pas non plus le philosophe Giovanni Gentile, auteur que jamais personne n'a pu accuser d'être un fêtard débauché ou un anti-identitaire, même dans la phrase citée par Rochette sur le nationalisme fasciste (que ce dernier m'attribue à tort) et dont il fait un hymne à la société multiraciale. J'en viens donc naturellement à l'accusation qui est faite de « xénophilie », l'auteur ignorant sciemment que Casapound a toujours réclaté la fermeture des frontières et a manifesté à maintes reprises contre l'immigration, notamment devant le Parlement. Tout ceci peut bien sûr être vérifié, photos à l'appui sur la toile, pour qui douterait de cette évidence. Selon Monsieur Rochette, nous serions donc les joyeux amis des peuples allogènes, et quoi d'autre encore ? A oui, bien sûr, l'accusation parallèle de « philosémitisme ». Ainsi, les chapitres où je critique ouvertement ce que Finkelstein a appelé « l'industrie de l'holocauste », mais aussi la politique d'Israël et l'ouverture philosioniste d'une certaine droite néofasciste, deviennent, sous la plume de Rochette, une sorte d'élégie rabbinique. Le chroniqueur de RIVAROL devrait en parler avec Riccardo Pacifici, le président de la communauté juive de Rome qui, récemment, a déclaré que, « contre CasaPound on doit se remonter

les manches et combattre aujourd'hui avec les outils démocratiques et, si le besoin s'en fait sentir, avec des fusils comme l'ont fait les partisans ». Déclaration d'une extrême violence dont on pourrait au moins espérer qu'elle nous épargne l'ironie paternaliste que répand la plume de monsieur Rochette.

Si toutefois, cet ennemi inflexible des dérives sionistes se propose de faire un panorama de toutes les droites européennes qui utilisent les arguments des colons de Gaza ou des néoconservateurs américains, qui reçoivent des subsides et des honneurs alors que Casapound ne reçoit que des insultes et des coups, nous en découvrirons sans doute de belles. M. Rochette, qui semble être un bon catholique, doit connaître la parabole de la paille et de la poutre et devrait s'en souvenir lorsqu'il se lance dans ce genre de diffamation...

Finalement il ne reste qu'une question, celle de l'origine d'un tel manque d'objectivité, de respect et de tant d'inutiles crachats déversés sur Casapound à travers la « critiques » de mon livre... Un règlement de comptes au sein de la droite française qui m'aurait échappé et où CasaPound n'a certainement rien à voir ? C'est possible. Mais peut-être que la raison est plus profonde et qu'elle a pour nom, pour reprendre le terme exact qu'utilisait Nietzsche dans la langue de Molière : le ressentiment. Un mal dont nous n'avons pas le temps de nous occuper à CasaPound mais qu'à l'occasion nous savons très bien guérir.

[Il est somme toute normal qu'Adriano Scianca soit profondément vexé par le contenu de mon texte, article qui n'était pas destiné, c'est certain, à faire la claque à une organisation qui s'appuie sur une sorte de mode télévisuelle pour mettre en branle une jeunesse éprise d'aventures cortomaltésiennes. Car, je le répète, ce que je reproche, si j'en ai le droit, à CasaPound, ce n'est pas en premier lieu l'agitation commise par ces jeunes gens mais bel et bien la mayonnaise doctrinale qui sous-tend cette effervescence maffesolienne (que je connais pour l'avoir étudié avant d'en avoir découvert la noirceur sous-jacente qui s'y cache) ou postmoderne pour utiliser des termes chers à notre auteur. Sur ce point, malheureusement, Scianza a beau citer Brasillach, Schmitt, Spengler et surtout Nietzsche (dont il semble avoir tiré un enseignement psychanalytique...), force est de constater que le tas d'idées qu'il a amoncelé anarchiquement dans ce livre ne repose sur rien, pis se révèle largement antinationaliste. Cela n'est point de mon fait si les choses sont ainsi. François Xavier Rochette.]

Rivarol, 16 novembre 2012

L'album des écrivains : les intellectuels et la collaboration

18 janvier 2013 à 11:28

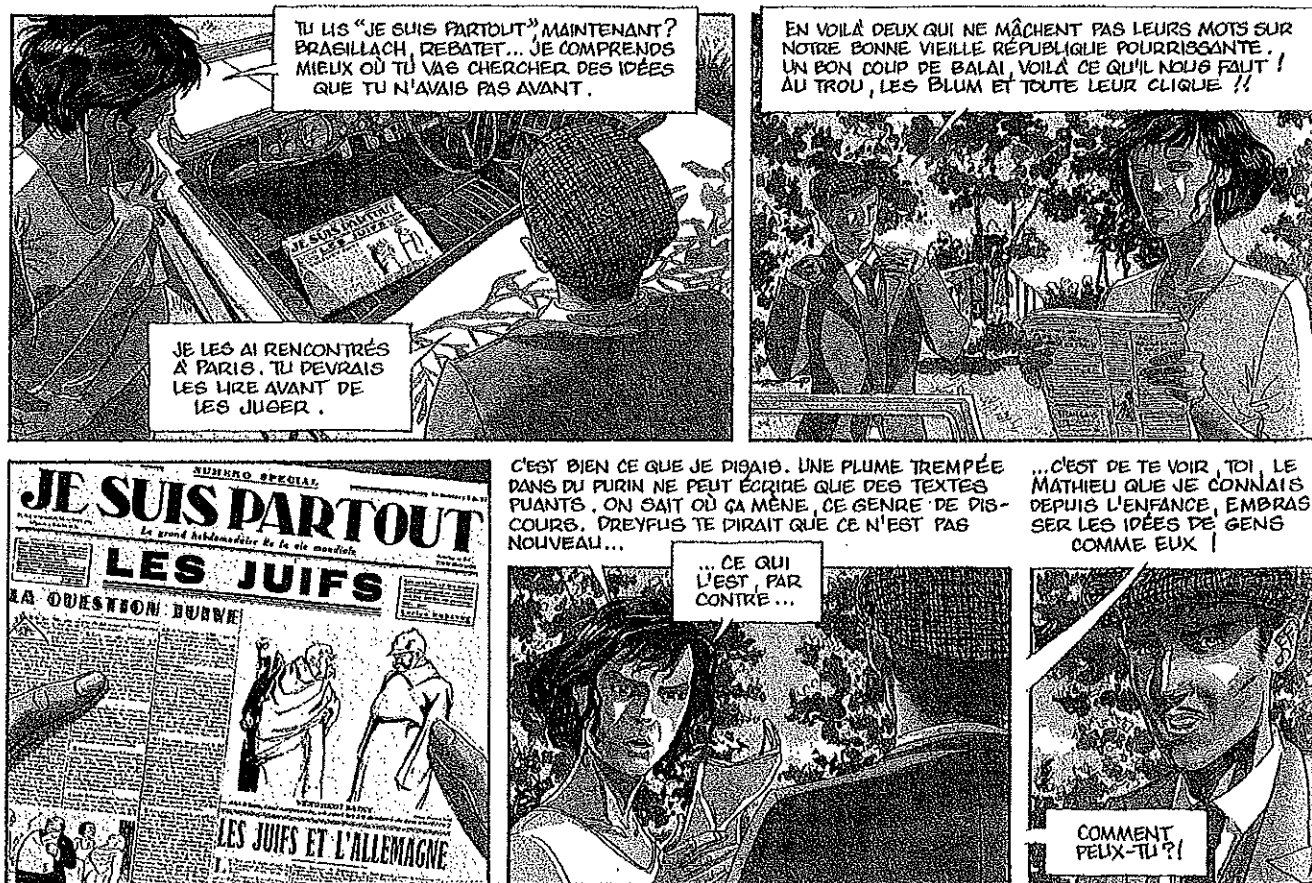
Tous les vendredis en partenariat avec l'INA, Libélabo propose des documents filmés. Le thème de cette semaine, sur le plateau d'Apostrophes, «les intellectuels et la collaboration». Pour cette émission, Bernard Pivot a réuni autour de lui des invités qui, pendant la dernière Guerre mondiale, eurent des engagements idéologiques différents sinon opposés : Henri Amouroux, Lucien Combelle, Dominique Desanti, Jean Pierre Maxence représenté par son fils Jean Luc, André Verdet et le père Bruckerberger.

(Apostrophes - 01/12/1978 - 01h18min10s)

http://www.liberation.fr/livres/2013/01/18/l-album-des-ecrivains-les-intellectuels-et-la-collaboration_874713

BD et collaboration

La Collaboration, un sujet désormais incontournable pour la BD "branchée" et politiquement correcte. Ici, un extrait de *Airborne 44, Omaha beach*, par Jarbinet (Casterman 2011) paru dans la revue *L'immanquable* n°6, juin 2011.



DOSSIER FRANCOIS BRIGNEAU: RECTIFICATIF

Notre précédent numéro publiait un article attribué à F. Brigneau peu avant sa mort, soit le 8 avril 2012, sur la base d'une information reçue par voie électronique dont le libellé pouvait prêter à confusion. Il n'en reste pas moins que nous tenons à nous excuser auprès de nos lecteurs et des proches du défunt, notre collaborateur reconnaissant qu'il n'a pas procédé à une vérification plus approfondie des sources.

La famille ALLOT, soit les enfants de feu François Brigneau, tient à apporter au sujet de cet article un démenti formel:

"A la date supposée de l'écriture de ce texte, notre père était, depuis quelques jours déjà, dans une totale incapacité d'écrire ou de déclarer quoi que ce soit, étant donné son état de santé. Papa est décédé le 9 avril! Ce texte ne reflète aucunement son style. Il serait infamant de soutenir qu'il a pu écrire ainsi. Sa qualité d'écriture était d'une autre trempe, et sa pensée bien au-dessus de démonstrations aussi grossières."

Nous prions nos lecteurs d'en prendre acte, cette information ayant déjà été publiée sur notre blog, et assurons encore la famille ALLOT de toute notre sympathie et notre fidélité.

Tout est bon contre Buisson

CHARLIE HEBDO, 1070, 19.XII.2012, p.8

Parodie "le Figaro" !!



JMLP sur RB (suite)

A propos de sa lecture d'un poème de Robert Brasillach en janvier 2012, Philippe Cohen et Pierre Péan ont demandé le 24 février 2012 à Jean-Marie Le Pen « s'il n'utilisait pas sa liberté au détriment de sa fille ». Réponse de l'intéressé (*Le Pen, une histoire française*, Paris, Éditions Robert Laffont, novembre 2012, p.320) : « Je ne me considère pas lié par le fait que Brasillach a été fusillé. Quand le président de la République dit que Céline est son livre de chevet, personne n'y trouve rien à redire. Si ce dernier avait été arrêté en 45, il aurait été flingué. Il ne faut pas confondre la personne et l'œuvre, la personne et son parcours politique, le parcours politique et le temps où ça s'est passé. Si Brasillach avait été jugé trois ans après, il aurait eu trois ans avec sursis. Je ne me plie pas à la pensée unique, aux ukases, aux interdits. Je parle de tout ce dont j'ai envie. » (18 janvier 2013)

" UN PETIT "

Vous avez cru bon de tenter de réhabiliter Brasillach, dans votre émission d'Antenne 2 "Le dossier d'Alain Decaux" du mercredi 10 juin. Vous me rétorquerez sans doute que je vous fais un procès d'intention, que vous avez seulement voulu montrer qu'il y avait inégalité de traitement avec d'autres écrivains collaborationnistes qui, eux, avaient su ou pu tirer leur épingle du jeu. Il est vrai qu'une partie de votre émission consistait à montrer que Brasillach avait "courageusement" attendu son sort alors que les autres fuyaient, pour tenter de mettre l'écoulement du temps à profit. Sans doute, ce comportement n'était pas si fréquent dans ce milieu, et à cette époque. Cependant c'est à peu près tout ce que l'on peut retenir, si tant est que cette attitude ait vraiment cette signification là, à décharge de Brasillach. En effet vous avez terminé votre émission ou votre mise en scène, on ne sait, sur la goutte de sang recueillie par M^o Isorni sur le front de Brasillach après qu'il eût été exécuté. En bon technicien de la télévision vous avez ainsi terminé sur un temps fort en jouant sur la sensibilité des spectateurs. Pourtant nous savons que les pires bourreaux de l'humanité peuvent avoir été des pères affectueux et des maris modèles voire même des amateurs d'art raffinés; les exemples ne manquent pas: de Barbie à Touvier et d'autres encore. Avez-vous pensé aux milliers de gouttes de sang que l'on aurait pu recueillir tout aussi pieusement et avec autant d'émotion parmi leurs victimes? Avez-vous, seulement, essayé de ressentir, de comprendre et de transcrire pour les téléspectateurs les souffrances, les angoisses des parents que "l'on séparait" de leurs enfants qui étaient violés, mutilés torturés et tués sous leurs yeux? Qui pourra dire cela? Comment pouvez-vous établir ou seulement esquisser un début de comparaison entre les victimes innocentes et leurs bourreaux et "fournisseurs" dont Brasillach faisait partie, ne vous en déplaît. Sang contre sang, douleur pour douleur le sort des victimes et de "leurs" tortionnaires n'est ni assimilable, ni comparable.

Reste, alors, la question du "talent": lorsque l'on a fusillé Brasillach, a-t-on fusillé le talent à bout portant? Est-ce que cela signifierait que l'on puisse admettre la "disparition" de millions de personnes dès lors qu'elles étaient supposées sans talent? Si l'on suit la logique qui semble être la vôtre, dites-nous où se dissimule le "talent" tant vanté de Brasillach quand il écrivait: " Aurait-on vu certains capituler, les journalistes traiter, il y a quinze jours encore, Roosevelt de héros, les évêques marier le goupillon et le sécateur," Quelle élégance vraiment, quelle maîtrise quasi parfaite du génie et de l'esprit de la langue! Continuons la citation - citations que vous avez pieusement oubliées - "Y aurait-il aujourd'hui un seul français molesté (souligné par moi) à Alger si l'on avait fait savoir que pour un cheveu arraché à un nationaliste dix juifs seraient abattus sur la Côte d'Azur? Le temps des négociations est passé. Le temps des conciliations est mort. Le temps des conciliateurs aussi. Nous sommes dans le temps des chefs." [Extraits d'un texte de fin 1941 au moment de l'ouverture du procès de Riom] Sans commentaire! Et encore jusqu'à satiété: "L'archevêque de Toulouse proteste contre les mesures prises envers les juifs apatrides en zone non occupée et accuse le gouvernement du Maréchal de suivre des inspirations étrangères! Il parle de brutalités et de séparations que nous sommes tous prêts à ne pas approuver, car il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder de petits"(Soulignés par moi) [Brasillach, "Je suis partout", 25 septembre 1942] Et encore: "En finira-t-on avec les relents de pourriture parfumée qu'exhale encore la vieille putain agonisante, la garce vérolée fleurant le patchouli et la perte blanche, la République toujours debout sur son trottoir?" [Brasillach, "Je suis partout" du 7 février 1942]. J'arrête, ici, ce tissu d'horreurs, qu'il me faut retranscrire à la machine, pour vous obliger à regarder ce que voulez fuir, et corriger ce que vous avez tenté de faire accroire à vos auditeurs.

Vous avez dit aussi que Brasillach avait considéré le Front Populaire avec une certaine sympathie; je voudrais savoir dans quel ouvrage? Car on ne peut soutenir cela en ce qui concerne "Notre avant guerre" qui ne considère le Peuple qu'avec un tel dégoût et un tel mépris que je ne vois pas où vous avez pu trouver des traces de sympathie? Enfin, s'il est vrai que les écrits de circonstances ne doivent pas masquer l'oeuvre romanesque et poétique d'un auteur, on ne peut pas non plus faire comme si cette oeuvre, pour embarrassante qu'elle soit, n'avait jamais existée ou comme si elle avait été écrite dans un état second ou tout simplement par un autre. C'est pourquoi la

responsabilité de Brasillach était et est immense, puisque c'est quand même bien lui qui a choisi et voulu être Rédacteur en chef de "Je suis partout" et cela dès l'avant guerre. C'est quand même lui, aussi, qui se fit le chantre des idées de M. Hitler ainsi qu'il l'écrivait et qui fut l'un des pourvoyeurs des camps d'extermination nazis. Admettons tout cela, concédiez-vous parfois pendant l'émission, mais n'oublions pas qu'il y avait beaucoup de noblesse dans ses comportements. Est-ce de la noblesse de participer à la curée contre des personnes apeurées et sans défense ? En est-il de même quand Brasillach tente encore une fois d'accabler, Léon Blum alors traîné à l'infâme procès de Riom ? Est-ce vraiment une conduite chevaleresque de frapper ses adversaires uniquement quand ils sont à terre ? Vous atteignez des sommets quand vous dites que son sort fut identique à celui de Lavoisier qui fut tué sous la Terreur sous le prétexte imbécile et barbare que "la Révolution n'avait pas besoin de savant" et donc en parallèle la Résistance n'avait pas besoin de Poète. Je trouve là encore la comparaison insoutenable, même si le sort de Brasillach aurait pu être différent. En le condamnant à mort le tribunal n'a pas en même temps supprimé la Poésie. Alors que lui, Brasillach, en soutenant les hitlériens et en vitupérant contre tout ce qui n'était pas favorable au national-socialisme a contribué à détruire des poètes et une grande part de notre culture, et à transformer la lutte politique et idéologique en un corps à corps sans merci.

Mais qu'advient-il des questions que vous avez posées au début, à savoir: ce que Brasillach fit, méritait-il la condamnation à mort et l'exécution ? Je vous avouerai franchement que moi aussi la condamnation à mort me répugne; mais ce que je refuse c'est toute condamnation à mort et exécution de tout être humain sans qu'intervienne une quelconque notion de talent réel ou supposé. Je prends la liberté de citer Bernard Frank dans "Les Temps Modernes" en mai 1953: "J'ai trop en mémoire les éditoriaux, les échos de Je suis partout pour regretter cette mort. Et puis je sais aussi que Brasillach avait choisi de se moquer de la mienne". J'ajouterai, immodestement : ainsi que de la mienne car j'ai été interné et déporté "grâce" à des gens comme Brasillach; respectivement à Drancy (j'avais 4 ans) et à Bergen-Belsen (à 6 ans). Brasillach n'a même jamais reconnu, comme Hérold-Paquis -qui ayant vu les rescapés de Buchenwald- écrivit: "Les plaidoiries sont impossibles"(in des "Illusions"). J'ajouterai, ainsi que le pardon.

Jean Weil, 13 juin 1987

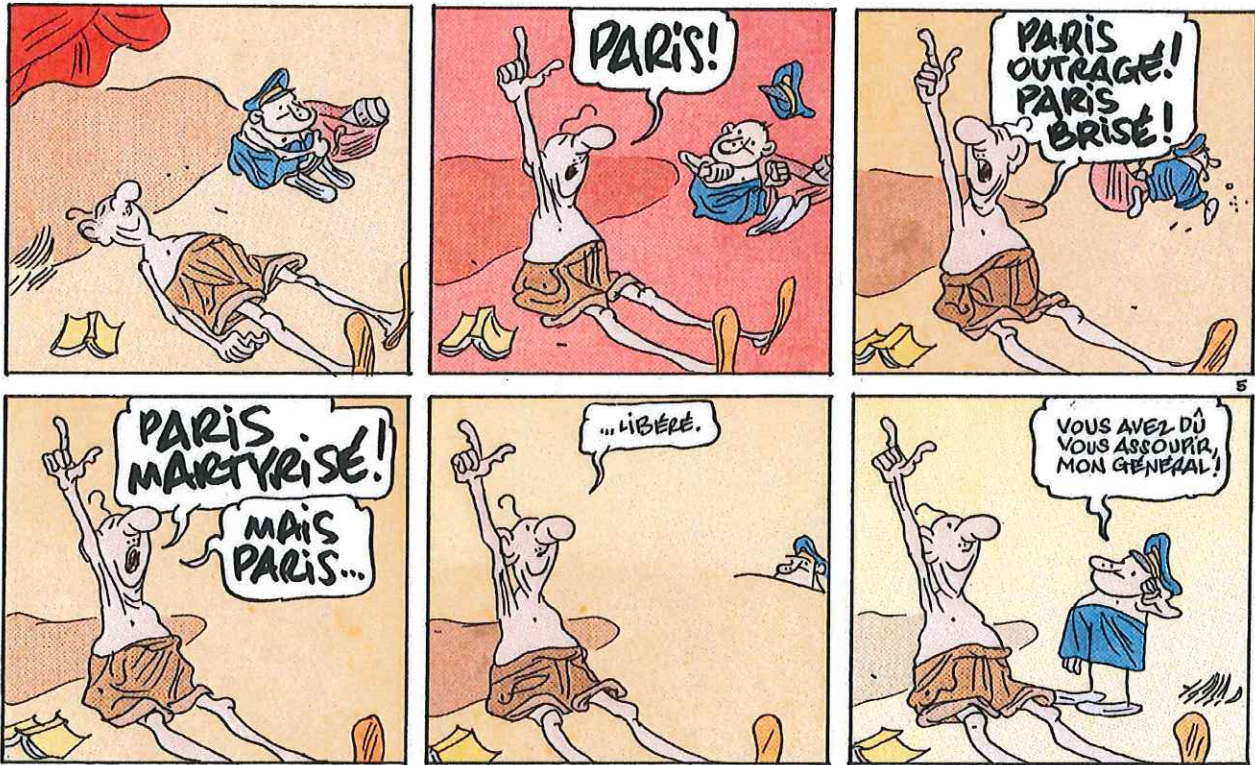
Lettre ouverte à M. Alain Decaux

(Lettre ouverte envoyée: A Antenne 2, au Monde, au Matin, à Libération, à Globe et au Nouvel Observateur, non publiée, pas même un extrait.)

Le plébiscite



Paris



La suspicion



Le ballon



L'appel

